

43

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTE. EGALITE.

FRATERNITE

LE MINISTRE

DE LA

RÉPUBLIQUE

FRANÇAISE,
EN HOLLANDE,
OU
LES DEUX

ÉMIGRÉS.

DRAME EN PROSE, EN CINQ ACTES.

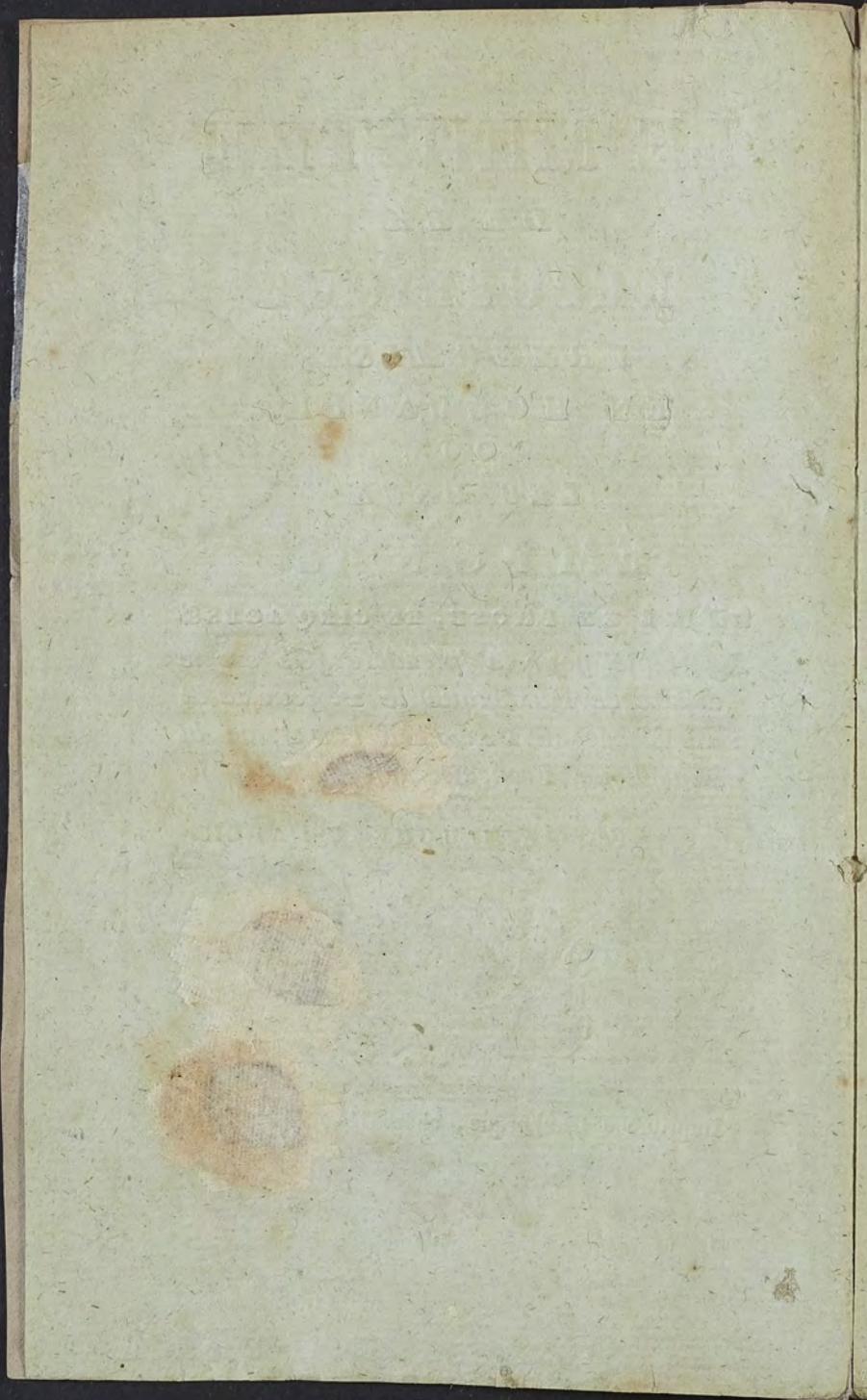
*Représenté pour la première fois sur le
théâtre de Dunkerque le 2^e. jour de la
2^e. décade du 2^e. mois de l'an 2^e. de la
République Française une indivisible.*


Par MARIAUCHEAU-DARCIS.



Imprimé à Dunkerque, chez DROU

Sujet à ne pas enlever
Sujet patriotique





AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

JE déclare me réserver tous mes droits pour l'impression , la vente et la distribution du Drame intitulé *Le Ministre de la République Française en Hollande , ou Les deux Émigrés , ainsi que pour la représentation sur tous les théâtres de Paris , ou des Départemens.*

J'annonce en outre qu'on ne doit ajouter foi qu'aux exemplaires qui seront signés de moi.

Martheau Darcis



NOMS DES PERSONNAGES.

TOURVILLE, Ministre de la République Française.

SOPHIE, fille de TOURVILLE.

DUPRE, Secrétaire de TOURVILLE.

VERSEUIL, }
St.-ALBAN, } Emigrés.

GERMAIN, }
DUBOIS, } Laquais de TOURVILLE.

JULIE, Femme-de-chambre de SOPHIE.

Le Grand Pensionnaire de Hollande.

Un Secrétaire des États-Généraux.

Le portier.

Un Officier.

Un commissionnaire.

Des Bodes, ou sergens des États. }
Des Soldats } Personnag. muets.

*La scene est à La Haye, dans un salon
de la maison de France.*

*L'action se passe fort peu de jours après
la bataille de Gemmappe.*



LE MINISTRE
DE LA RE'PUBLIQUE FRANÇAISE
EN HOLLANDE,
O U
LES DEUX E'MIGRÉS.

*Le théâtre représente un salon , une porte
au fond , et une à chaque côté des coulisses.
A gauche du théâtre une table , sur laquelle
il y a tout ce qu'il faut pour écrire et
cacheter une lettre.*

ACTE PREMIER.

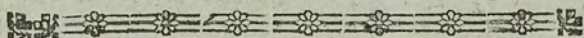
SCENE PREMIERE.

St.-ALBAN seul.

(Il entre parle fond, en regardant s'il n'y a personne.)

DEpuis huit jours que je rêve aux moyens d'avoir
accès dans cet hôtel, ce n'est qu'aujourd'hui que le

hazard semble me favoriser. Une espèce de valet que j'ai apperçu à une fenêtre, m'a salué d'un air de connaissance : il serait assez singulier que j'eusse trouvé sans le chercher, quelqu'un qui pût m'introduire. Il m'a vu entrer : il va sans-doute venir me joindre.... si je pouvais par son moyen parler à Mademoiselle Tourville!.... Quant au père, il ne me connaît pas, et s'il me surprenait, je trouverais facilement une défaite.... Depuis sa nouvelle dignité d'Envoyé de la République Française, il doit être d'une insolence!.... Qui l'eût jamais pensé qu'un soldat parvenu deviendrait tout-à-coup un habile négociateur!.... Voilà pourtant de ces métamorphoses auxquelles la révolution veut nous faire croire... et c'est dans ces sang odieux que mon cœur a trouvé son écueil !.. Maudit soit le jour où Verseuil m'entraîna au couvent qui renfermait cet objet de son amour ! L'insensé ! Son bonheur lui paroissait imparfait si je n'en étais pas le témoin ; il ne prévoyait pas que le spectacle de leurs ardeurs allumerait dans mon sein cet amour jaloux qui doit préparer leurs tourmens. Quelle humiliation pour moi ! Une fille obscure me préférerait un homme d'une naissance aussi abjecte que la sienne !.. Verseuil ne doit-il pas le jour comme elle à un ancien soldat?.... Je l'ai bien mérité. C'était à moi à laisser Verseuil à son obscurité ; à prévoir le danger de ces intimités inégales ; à lui faire mieux sentir l'intervalle immense que la naissance mettait entre lui et moi.



SCENE II.

SAINT-ALBAN, DUBOIS.

ST.-ALBAN.

C'est vous, mon ami, qui m'avez salué.

DUBOIS.

Je ne me suis pas trompé, c'est monsieur St.-Alban.

S.-ALBAN.

Croyez-vous que le mot de chevalier vous écorcherait la bouche?

DUBOIS.

Pardonnez : mais il m'est défendu de me servir de ces expressions.

ST.-ALBAN.

J'ai tort : ce n'est pas à vous que je dois faire un crime de cette platitude. (*l'examinant*) N'êtes vous pas un mauvais sujet que j'avais à mon service à Paris, dans le tems que je faisais ma cour à Mlle. Tourville?

DUBOIS.

C'est moi-même.

ST.-ALBAN.

C'est vous que je chargeai de transcrire une lettre anonyme que je fis parvenir à son père, pour le détourner du mariage qui allait se conclure entre elle et un officier nommé Verseuil.

DUBOIS.

Cela est vrai.

ST. - ALBAN.

Vous eûtes la sottise de révéler à la femme-de-chambre, dont vous étiez amoureux, le secret de mon petit stratagème.

DUBOIS.

Je vois, monsieur, que vous me reconnaissez.

ST. - ALBAN.

Et au lieu de vous faire mourir sous le bâton, comme vous le méritiez, je vous fis la grace de vous chasser.

DUBOIS.

Oui, monsieur; mais vous ne me payâtes pas.

ST. - ALBAN.

Je ne vous payai pas, Dubois?

DUBOIS.

Non, monsieur; vous avez apparemment oublié cette circonstance.

ST. - ALBAN.

(*A part.*) Il peut m'être utile : achetons ses services avec ce que je lui dois. (*haut.*) C'est effectivement un oubli : mais je veux le réparer. (*Il lui donne sa bourse.*)

DUBOIS.

(*La prenant.*) Je vous assure, monsieur, que je ne vous ai rappelé cette bagatelle que parceque j'ai vu que vous aimiez l'exactitude dans les détails et qu'il vous échappait un fait....

OU LES DEUX ÉMIGRÉS 9

ST.-ALBAN.

D'assez grande importance , n'est-il pas vrai ? Vous avez bien fait , n'en parlons plus Ce lieu est-il sûr ? Ne peut-on pas nous entendre ?

DUBOIS.

(*Montrant la porte à sa droite.*) Non , monsieur. La chambre-à-coucher de Mademoiselle est au fond de plusieurs appartemens qui forment une aile du bâtiment.

ST.-ALBAN.

(*Montrant la porte à gauche du théâtre.*)

Où donne cette porte ?

DUBOIS.

Elle communique aux appartemens des Secrétaires. Mais aujourd'hui ils sont inhabités ; c'est ce qui forme l'autre aile du bâtiment.

ST.-ALBAN.

Et monsieur Tourville ?

DUBOIS.

Il est dans son cabinet, et ne peut nous entendre.

ST.-ALBAN.

Eh bien ! monsieur Dubois , parlons de vos petites affaires. (*Il s'assied.*) Expliquez-moi donc comment Monsieur Tourville , qui vous connaissait pour un coquin mal-adroit , depuis l'aveu que vous aviez fait à la femme-de-chambre , a pu se résoudre à vous prendre à son service,

B

DUBOIS.

Vous savez, monsieur, que mademoiselle Julie m'avait arraché cet aveu dans un de ces momens où l'on ne peut rien refuser aux femmes. Dans la détresse où je me trouvais, après que vous m'eutes renvoyé, on eut pitié de moi.

ST.-ALBAN.

Qui donc?

DUBOIS.

Mademoiselle Julie intercédait pour moi auprès de sa maîtresse, et grâces à leurs prières j'obtins la place d'un domestique qui venoit de quitter monsieur Tourville.

ST.-ALBAN.

Et mademoiselle Julie a sans doute mis le comble à ses bontés pour vous, en vous acceptant pour mari?

DUBOIS. (*Soupire.*)

Ah! Monsieur!....

ST.-ALBAN.

Vous soupirez? Y aurait-il quelque infidélité sur jeu?

DUBOIS.

Elle me préfère un de mes camarades nommé Germain, qui est bien le plus bavard, le plus ridicule de tous les valets, et pourtant le plus aimé dans la maison, quoiqu'il n'y soit que depuis six mois, parcequ'il se dit patriote et qu'il a vu le siège de la Bastille.

OU LES DEUX E'MIGRÉS. II

ST.-ALBAN.

C'est une chose cruelle que d'avoir un rival,

DUBOIS.

Si je pouvois me venger!

ST.-ALBAN.

Mais les agrémens de votre placé vous dédommagent
sans doute des rigueurs de l'amour?

DUBOIS.

Hélas! non, monsieur. Quel service que celui
d'une maison où tout est monté sur le ton de la
sagesse et de la décence!

ST.-ALBAN.

Il est d'ûr pour un joli garçon de n'avoir pas un
petit moment de plaisir.

DUBOIS.

Sans doute: de ne pouvoir ni faire la cour à la
femme-de-chambre, ni s'enyvrer avec ses camarades.

ST.-ALBAN.

Autant vaut s'enterrer tout vif.

DUBOIS.

Je l'aimerais cent fois mieux.

ST.-ALBAN.

Monsieur Dubois?

DUBOIS.

Monsieur?

ST.-ALBAN.

Etes vous toujours fort amoureux de Mlle. Julie?

DUBOIS.

Je l'aime plus, morbleu! que je ne hais mon rival, et ce n'est pas peu dire.

ST.-ALBAN.

Feriez-vous bien des sacrifices pour l'obtenir?

DUBOIS.

Soit dit entre nous, j'aimerais mieux l'enlever que de souffrir qu'elle fût à un autre.

ST.-ALBAN. (*se lève.*)

Elle sera à vous, monsieur Dubois.

DUBOIS.

Que dites-vous, monsieur?

ST.-ALBAN.

La conformité de votre sort avec le mien me dispose à vous rendre service. Mademoiselle Tourville, en rejetant mon amour, en me préférant Verseuil, ne me laisse plus que le choix des moyens désespérés. Si je ne peux l'obtenir que par là, c'est elle qui m'y aura forcé. Je vous crois digne de ma confiance; vous sentez vous capable de la mériter?

DUBOIS.

Si je puis souffler Julie à mon rival, je suis à vous à la vie et à la mort.

ST. - ALBAN.

Je vous instruirai de mes projets, quand il en sera tems.

DUBOIS.

Ne craignez vous pas que Monsieur Verseuil, dont on dit que Mademoiselle conserve toujours le souvenir, ne vous force à renoncer à vos espérances.

ST. - ALBAN.

Verseuil émigré comme moi, ne serait sans doute pas mieux vu.

DUBOIS.

Il est émigré! on n'en sait rien ici.

ST. - ALBAN.

J'avais perdu Verseuil de vue pendant plusieurs mois : il avait refusé de prendre parti dans nos légions. Il entrait dans mes vues qu'on ignorât ici cette circonstance qui aurait pu favoriser sa réconciliation avec cette famille. Son domestique que j'ai gagné, a eu soin de soustraire par mon ordre toutes les lettres qu'il écrivait à Monsieur Tourville ou à sa fille. Il y a huit jours que je l'ai revu à Breda. Une maladie qui l'a arrêté dans cette ville, et qui pourtant n'est pas dangereuse, m'a fait aviser d'un stratagème qui pourra me réussir. Le chirurgien et des camarades que j'ai mis dans ma confidence, lui ont persuadé qu'il touchait à ses derniers momens. Nous l'avons engagé à faire ses adieux à mademoiselle Tourville. L'innocent Verseuil s'est prêté de la meilleure grace

à ce que je voulais. Il a écrit : je suis porteur de la lettre, la voici. Sophie le croit sans doute infidèle : quand elle le croira mort, elle me sera plus favorable. On m'apprend que surpris de voir la mort rebelle à ses vœux, Verseuil se dispose à venir à La Haye. Il faut donc précipiter mes mesures. Mais avant tout, je veux connaître les dispositions de Sophie, et un entretien avec elle produira cet effet.

DUBOIS.

J'entends quelqu'un. Retirez-vous : je ne voudrais pas qu'on me surprenne avec vous. Sortez par cette porte. (*Il lui montre celle à gauche du théâtre.*) Vous trouverez à main droite un corridor qui conduit au jardin. La grande porte du bâtiment de derrière est toujours ouverte. Revenez ici dans une heure et nous concerterons ensemble les moyens de vous procurer ce que vous desirez.

ST. - ALBAN. (*S'en allant.*)

Songez, Dubois, que votre intérêt est lié au mien. Si je renonce à Sophie, il n'est plus de Julie pour vous.

SCENE III,

DUBOIS, seul.

Julie sera à moi. Je marche sous les étendards d'un homme de tête. Sa présence m'a déjà donné

une énergie , que je ne connaissais pas , depuis que j'avais quitté son service.

S C E N E I V.

TOURVILLE , DUPRE' , DUBOIS.

T O U R V I L L E .

Dubois , je sortirai quand j'aurai vu ma fille ; tenez vous prêt à m'accompagner. (*Dubois sort en indiquant que cet ordre le contrarie.*) Vous viendrez avec moi , mon cher Dupré ; ce Grand Pensionnaire est un homme adroit , et j'ai besoin de n'oublier aucun détail de la conférence que je vais avoir avec lui. Il faudra que j'en rende un compte fidèle au Ministre. Si ma mémoire me trahissait , quand nous serons de retour , vous m'aidez à rectifier mes erreurs.

D U P R E'.

Vous ne soupçonnez pas , monsieur , quel peut être l'objet de cette conférence ? Elle me paraît d'autant plus extraordinaire , que depuis deux mois environ que la France a été proclamée République , tous les Agens du gouvernement Hollandais ont cessé de communiquer avec vous.

T O U R V I L L E .

Il est possible , mon ami , que la conquête de la Belgique par les Français rende les Etats de Hollande plus circonspects avec moi. Nos troupes seront bientôt

sur les limites de leur territoire , et le voisinage de cette armée victorieuse les forcera sans doute à me reconnaître sous un titre qui paraissait leur répugner. Ma conjecture peut être fondée ; mais je n'en ai pas pour cela plus d'espoir. Quel que soit le parti que prendra le gouvernement Hollandais à l'égard de la France , j'aurai rempli ma mission avec honneur, et ce souvenir me consolera du moins de mes chagrins domestiques.

DUPRÉ.

Quels sont donc ces chagrins ?

TOURVILLE.

Je ne vous dissimule pas , mon cher Dupré , que je recevrais mon rappel avec plaisir. L'état de souffrance où je vois ma fille , me fait désirer de pouvoir lui offrir dans sa patrie la dissipation dont elle a besoin.

DUPRÉ.

J'ai cru m'apercevoir en effet que sa santé s'altère tous les jours.

TOURVILLE.

Mon ami , je crains que son mal ne soit sans remède. Un penchant funeste maîtrise son cœur. J'avais vu naître ce sentiment sous mes yeux ; je me suis fait un plaisir de l'entretenir : aujourd'hui la raison et l'honneur lui font un devoir de l'étouffer.

DUPRÉ.

Comment se peut-il qu'un penchant approuvé par vous , soit devenu condamnable ?

TOURVILLE.

Celui qui en était l'objet, s'est deshonoré en émigrant. Verseuil avait appris sous moi le métier de la guerre. Son père avait été mon compagnon d'armes et mon ami. De simples soldats nous étions parvenus à des grades supérieurs, dans un tems où le roturier ne pouvait espérer que le rang de Capitaine. La guerre d'Amérique avait été utile à notre avancement et à notre fortune. A son retour le père de Verseuil éprouva quelques mécontentemens. Son ambition lui avait fait croire qu'ayant franchi les premiers obstacles il ne devait plus en rencontrer. Une injustice lui fut faite : il ne put la supporter. Il abandonna le service et, après m'avoir confié l'éducation de son fils, il se retira dans un bien de campagne, dont il venait de faire l'acquisition. La révolution de 89 vint à éclater. Cet événement fit naître entre moi et mon ancien ami une diversité d'opinions, qui refroidit notre amitié. Trop accoutumé à tout voir en militaire sévère, il osa traiter d'insubordination les efforts généreux d'un peuple qui brisait ses fers. Le jeune Verseuil ne partageait point alors les erreurs de son père. Il se montrait l'ami de la cause Populaire; j'entretenais ces heureuses dispositions : je ne savais pas qu'un jour mes espérances seraient si cruellement trompées!

DUPRE'.

Quelle fut donc la cause d'un changement si extraordinaire?

TOURVILLE.

Je l'ignore, mon ami. Verseuil avait vu ma fille

au couvent. Leurs deux cœurs s'étaient épris l'un pour l'autre de la passion la plus vive. J'aimais Verseuil comme mon fils. Après plusieurs années d'épreuves, j'étais déterminé à les unir, quand des avis anonymes sur de prétendues intrigues de Verseuil me firent suspendre l'exécution de mon projet. Il se justifia bientôt. Mais quand je fus détrompé, la France avait déclaré la guerre à l'empereur et au roi de Prusse. Ce n'était plus le moment de songer à un hymen. Un congé autorisait Verseuil à s'absenter de son corps. J'exigeai qu'il le rejoignît sans délai. Sophie pleura de cette séparation; Verseuil se soumit à son devoir et partit. Il devait en passant, visiter son père, dont la demeure est peu éloignée de la Ville où son régiment était en garnison. Je lui fis promettre de m'écrire; je lui permis d'écrire à ma fille. Deux mois s'étant écoulés sans que nous eussions reçu de ses nouvelles, j'écrivis à son père et à son colonel. A cette époque je fus nommé à la légation de Hollande. Peu de jours avant le terme fixé pour mon départ, je reçus une lettre du colonel qui m'apprit que Verseuil n'avait pas rejoint son corps et qu'il était certain qu'il avait quitté la France.

DUPRE.

Quelle impression fit cette lettre sur mademoiselle votre fille?

TOURVILLE.

Je ne la lui communiquai point. Le silence de Verseuil lui avait fait croire qu'elle en était oubliée et qu'un autre objet lui avait enlevé son cœur. Je

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 19

lui laissai cette idée, dans la pensée que sa fierté remporterait sur elle même une victoire que je croyais ne pouvoir attendre ni de mes conseils, ni de sa propre raison. Je me suis trompé : depuis quatre mois ma fille ne fait que languir . . . Cet état douloureux ne peut durer. Il faut rompre le silence ; je veux l'instruire de l'émigration de Verseuil.

DUPRÉ.

Je doute que cette découverte produise l'effet que vous en attendez.

TOURVILLE.

D'autres motifs m'engagent à lui révéler ce secret. Vous voyez, mon ami, la quantité d'émigrés qui refluent dans toute la Hollande. Il est possible que Verseuil soit du nombre de ces malheureux, et qu'il ne renonce pas à l'espoir d'attendrir ma fille : je veux la prémunir contre l'effet d'une pareille entrevue si le hasard la leur procurait.

DUPRÉ.

Voici mademoiselle.

TOURVILLE.

Allez vous préparer, mon ami ; je vous rejoins.

[*Dupré sort.*]



SCENE V.

SOPHIE, TOURVILLE.

SOPHIE. [*allant embrasser son pere.*]

Vous me prévenez, mon pere : j'allais passer à votre appartement et m'informer de votre santé.

TOURVILLE, [*l'embrasse d'un air préoccupé.*]

Vous venez à propos ; j'ai à vous parler.

SOPHIE.

Quel accueil sérieux, mon père ! Ne suis-je plus votre Sophie ? Ah ! si je n'ai pas toute votre tendresse, je me croirai réellement malheureuse.

TOURVILLE.

Pardonne, ma Sophie : j'étais occupé de l'objet dont je veux t'entretenir. Ton père n'a jamais cessé de t'aimer : il partage les peines que tu souffres.

SOPHIE.

C'est mettre le comble à vos bontés, mon père : mais les peines que vous me supposez, ne méritent pas que votre sensibilité en soit émue. Ne soyez pas plus faible que moi. Depuis plusieurs mois ne suis-je pas tranquille ? M'avez-vous surprise à répandre des larmes ? Ai-je seulement prononcé devant vous le nom de l'ingrat ami qui vous oublie ? Rassurez vous, mon père ; votre Sophie se souvient

OU LES DEUX ÉMIGRÉS 21

avec effroi de ce qu'il en coûte, quand on s'attache trop légèrement. Aujourd'hui, maîtresse de ses sentimens, elle ne veut plus vivre que pour vous chérir.

TOURVILLE. [*la serrant dans ses bras.*]

Ma chère enfant!.... mais est-il bien vrai? Aurais-tu remporté sur ton cœur cette pénible victoire? Aurais-tu oublié Verseuil?

SOPHIE.

Ne le dois-je pas, mon père? Après l'indignité de sa conduite, quel mépris ne mériterais-je pas, si je conservais encore son souvenir?

TOURVILLE.

J'approuve, ma Sophie, cette noble fermeté: puisse-t-elle ne pas se démentir, quand tu apprendras la cause de son silence!

SOPHIE. [*Vivement.*]

La connaissiez vous, mon père?

TOURVILLE.

Oui, mon enfant; je t'en ai fait jusqu'à présent un mystère, parceque j'ai craint que cette connaissance n'achevât d'abattre ton courage. Mais je vois avec plaisir que je me suis trompé. Ton empire sur toi-même a surpassé mon attente: apprends donc que Verseuil est à jamais deshonoré. Il a trahi ses sermens, il a abandonné sa Patrie, il a pris parti sans doute avec ceux qui lui font la guerre... mais me trompé-je? le récit de son crime semble ne faire sur toi qu'une légère impression?

SOPHIE.

Je l'avouerai, mon père : quand vous avez ramené mes idées sur les griefs personnels que j'avais contre Verseuil, j'ai cru que vous vouliez ne m'entretenir que de ses torts envers moi. En y réfléchissant, je partage votre juste indignation ; je vois que je ne suis pas la seule avec qui Verseuil se soit fait un jeu du parjure et de la perfidie..... Mais, mon père, avez-vous des preuves de sa faute ?

TOURVILLE.

Oui, ma fille ; j'ai le témoignage de son Colonel.

SOPHIE.

Ce témoignage est sans doute irrécusable ; mais le silence de Verseuil ne vous laisse-t-il pas des doutes sur le crime qu'on lui impute ?

TOURVILLE.

Non, ma fille ; son silence me le confirme.

SOPHIE.

Ainsi, mon père, vous croyez plutôt des rapports étrangers, que le témoignage de votre propre cœur : le souvenir des qualités de Verseuil, sa franchise, ses principes et sa conduite depuis la révolution, tout cela peut-il se concilier avec la lâcheté que vous lui supposez ?

TOURVILLE.

J'avais lieu de croire sans doute, que Verseuil, né dans une classe oubliée jusqu'alors, ami de la révolution par intérêt, puisqu'elle offrait un champ

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 23

plus vaste à son ambition , par inclination , puisqu'il n'avait pas partagé les erreurs de son père , n'imiterait pas la désertion de ces nobles , dont les vices ont si longtems fatigué le peuple. Enfin , ma fille , mon cœur a longtems plaidé pour lui , mais ma raison ne peut se refuser à l'évidence.

SOPHIE.

Eh bien , mon père , je le suppose coupable : mais si le repentir lui ouvrait les yeux , ne lui rendriez-vous pas votre amitié ? Seriez-vous plus sévère envers lui que le peuple même , dont il a trahi la cause ? aucune loi n'a encore prononcé sur un pareil délit.

TOURVILLE.

Eh ! qu'importe que la loi existe , ou non ? Est-ce elle qui constitue le délit ? N'avons nous pas au fond de nos cœurs ces principes éternels de justice , antérieurs à toutes les loix écrites ? Pesez à cette balance le crime de ceux qui par leur désertion compromettent le salut de leur patrie : croyez-vous que tout le sang de ces monstres puisse expier le sang français qu'ils ont fait répandre ?

SOPHIE.

Ah ! mon père , quelle horrible image ! Quoi ! Si vous étiez le juge de Verseuil , vous prononceriez avec cette barbarie ?

TOURVILLE.

Grace au ciel , ma fille , mon cœur n'a point à subir cette épreuve cruelle. Le Peuple Français toujours grand et généreux n'a encore opposé que

l'indulgence aux poignards de ses plus cruels ennemis. Souhaitons que sa justice ne nous fasse pas un jour verser bien des larmes.

SOPHIE.

Mon père, que votre sévérité ne prévienne pas cette justice. Ne condamnez pas Verseuil avant de l'entendre Ayez pitié des tourmens de votre Sophie.

TOURVILLE.

Quel langage ! mais , ma fille , votre cœur , disiez vous , était libre ; vous aviez oublié Verseuil ; . . . Vous me trompiez ? . . .

SOPHIE.

Je me trompais moi-même . . . Pardonnez , mon père. J'ignorais le véritable état de mon cœur. Vos discours ont réveillé en moi un feu mal éteint ; je sens que j'aime Verseuil plus que jamais.

TOURVILLE.

Voilà donc comme ma fille répond à ma tendresse ! Les mesures que je prends pour lui rendre le repos tournent contre moi-même ; elle ne connaît plus la raison , ni l'honneur ; elle ose se vanter devant moi de sa passion pour un parjure !

SOPHIE.

Arrêtez , mon père : plutôt mourir que de mériter votre mépris. Si Verseuil a été assez lâche pour oublier ce qu'il devait à sa patrie et à votre amitié , je vous promets de renoncer à lui. Un espoir me

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 25

reste encore : cet espoir est si faible que vous ne pourriez sans cruauté chercher à me le ravir. Plaignez ma faiblesse , mais croyez que mon cœur ne balancera point entre vous et Verseuil deshonoré.

TOURVILLE.

Mon enfant , je n'en demande pas davantage. Je ne peux pas plus que toi , me prêter à l'idée de Verseuil coupable : mais jusqu'à ce que j'aie des preuves de son innocence , tout me fait un devoir de l'oublier. Imite moi ; que cet entretien soit le dernier où nous prononcerons le nom de Verseuil. Je n'attends pas de toi une victoire bien prompte ; mais je veux être assuré que tes efforts seconderont mes desirs me le promets-tu ?

SOPHIE. (*avec fermeté*)

Oui , mon père.

TOURVILLE.

Je suis satisfait une affaire m'oblige de te quitter : je sors plus tranquille.

SOPHIE.

Je me flatte , mon père , que cet entretien n'a pas altéré votre tendresse pour moi.

TOURVILLE.

Non , mon enfant , tu m'en deviens plus chère.
(*il appelle*) Germain ?



SCENE VI.

SOPHIE, TOURVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur?

TOURVILLE.

Dubois va sortir avec moi : restez ici. Je ne rentrerai peut-être pas de bonne heure. S'il venait quelqu'un, vous feriez attendre. Je vous recommande sur-tout la plus grande surveillance sur les Français qui se présenteront.

GERMAIN.

Oui, monsieur.

TOURVILLE.

Adieu ma fille. (*Il l'embrasse et sort.*)

SOPHIE.

Allons cacher ma douleur et ma honte.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE VII.

GERMAIN. (*Seul.*)

Voilà une commission assez singulière !.... C'est sans doute à cause de ces émigrés..... Comment m'y prendre pour les reconnaître? Distinguer un bon

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 27

Français d'avec un mauvais, la besogne est un peu difficile aujourd'hui..... Ma foi tout coup vaille; je les traiterai tous fort mal. Si ce sont des patriotes, ils ne m'en sauront pas mauvais gré, quand ils connaîtront mes raisons; si ce sont des émigrés, ils n'auront que ce qu'ils méritent.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

St.-ALBAN seul.

(Il entre avec précaution par la porte à gauche du théâtre.)

Voici l'heure que Dubois m'a indiquée. Je l'attends..... L'aspect seul de cette maison jette un noir affreux sur toutes mes idées..... Fièrè Sophie!..... Plus le moment approche où je vais la voir, plus le souvenir des mépris qu'elle m'a fait essuyer se retrace avec force à mon imagination.... Et son père!..... que je le hais!..... Sans lui et ses pareils, tant de Français seraient-ils aujourd'hui errans, pauvres et sans asiles?..... Tout justifie mes projets de vengeance. Si l'orgueil de Sophie ose encore outrager le mien, c'en est fait: le crime devient mon élément; mes humiliations, la misère, l'opprobre de mes compagnons..... ce sang coupable expiera tout.... Dubois tarde bien, Aurais-je à me repentir des confidences que je lui ai faites? Il connaît mes desseins, mais heureusement il ne sait rien de mes moyens..... J'ai eu le tems de reconnaître les appartemens par où il m'a fait passer. Ils sont au rez-de-chaussée et disposés favorablement pour l'exécution de mon plan..... Je

OU LES DEUX E'MIGRE'S 29

commence à perdre patience..... Cependant mon parti est pris. Je ne désespérerai pas que je n'aye vu Sophie. J'entends quelqu'un..... [*Appervevant Germain*] un inconnu ! comment sortir de là ?

SCENE II.

SAINT-ALBAN, GERMAIN.

GERMAIN [*surpris, d'un ton brusque*].

Qui demandez-vous ?

ST.-ALBAN.

[*A part*] que lui dire ? [*haut*] je demande monsieur Tourville.

GERMAIN.

Est-ce que le portier ne vous a pas dit qu'il était sorti ?

ST.-ALBAN.

Non, car je vous assure que je ne l'ai pas vu.

GERMAIN.

Il n'en fait jamais d'autres.

ST.-ALBAN.

Savez-vous quand monsieur Tourville rentrera ?

GERMAIN.

Non, Monsieur.

ST.-ALBAN.

Ne puis-je pas l'attendre ?

GERMAIN.

A votre aise ; mais je crois qu'il sera long-tems dehors.

ST.-ALBAN.

[*A part.*] Tant mieux. C'est je crois le Patriote dont Dubois m'a parlé. Tâchons de gagner ses bonnes grâces.

GERMAIN.

[*A part.*] En serait-ce un ?.. Voyons. [*Haut*] Monsieur a donc quelque chose de bien important à dire à monsieur Tourville ?

ST.-ALBAN.

Oui , de la dernière importance.

GERMAIN.

Monsieur est de sa connaissance ?

ST.-ALBAN.

L'un de ses plus intimes amis , je vous en réponds.

GERMAIN.

[*A part.*] Je me trompe. [*Haut.*] Monsieur vient donc de Paris ?

S.-ALBAN.

Oui , je....je viens de Paris.... par Bruxelles.

GERMAIN.

J'entends : vous avez passé par le Brabant. [*A part*] Je n'aurai pas le plaisir d'en recevoir un comme je voudrais. [*Haut.*] Pardon si je vous fais tant de

OU LES DEUX E'MIGRE'S 31

questions : Mais comme Monsieur m'a recommandé de surveiller tous les Français qui se présenteroient, je veux suivre ses ordres ponctuellement.

ST.-ALBAN.

Savez-vous pourquoi il vous a donné ces ordres ?

GERMAIN.

C'est sans doute à cause de ces coquins d'émigrés, que l'on rencontre à présent dans toute la Hollande. Mais vous avez dû voir tout cela, vous, qui arrivez du Brabant ?

ST.-ALBAN.

Oui, j'ai fait route même avec quelques-uns.

GERMAIN. [*En riant.*]

Ils doivent avoir la mine bien allongée à présent, n'est-ce-pas ?

ST.-ALBAN.

[*Avec contrainte.*] Oui, oui, un peu.

GERMAIN. [*De même.*]

Vous avez bien dû vous amuser de leur figure.

ST.-ALBAN.

[*Avec contrainte.*] Beaucoup.

GERMAIN. [*De même.*]

Leur avez-vous demandé quand ils seroient à Paris ?

ST.-ALBAN.

[*A part.*] Plutôt que tu ne crois. [*Haut.*] Mais vous n'aimez pas ces Messieurs là, à ce qu'il paraît ?

GERMAIN.

Oh ! s'il m'était permis de frotter tous ceux que je rencontre.

ST. - ALBAN.

Ils vous seraient obligés , s'ils connaissaient vos bonnes intentions.

GERMAIN.

Convenez donc que ce sont de grands lâches.

ST. - ALBAN.

[*A part.*] Encore !

GERMAIN.

Mais ce que je vous en dis , n'a pas l'air de vous faire grand plaisir ?

ST. - ALBAN.

(*Avec contrainte.*) Pardonnez moi... Vous êtes patriote , à ce que je vois ?

GERMAIN.

Jusqu'à la mort. Et vous aussi sûrement , car sans cela , vous ne seriez pas ami de Monsieur.

ST. - ALBAN.

Il y a long-tems que j'ai fait mes preuves.

GERMAIN.

Et moi aussi. Je n'ai pas été le dernier à prendre les armes à Paris.

ST. - ALBAN.

(*D'un air important.*) Tout le Fauxbourg Saint.

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 33

Antoine sait comme je me suis comporté au 14 Juillet.

GERMAIN.

[*Avec joie.*] Comment donc?

ST.-ALBAN.

Il faut convenir que les Parisiens ne sont pas ingrats.

GERMAIN.

Est-ce que vous étiez au siège de la Bastille.

ST.-ALBAN.

Si j'y étais? Il y faisait chaud, je m'en souviens.

GERMAIN.

Tout de bon?

ST.-ALBAN.

Ai-je l'air de plaisanter?

GERMAIN.

[*Avec transport.*] Embrassez moi, mon camarade. [*Saint-Alban se prête à ce jeu d'assez mauvaise grace.*] Pardon de ma familiarité: mais c'est plus fort que moi. Et d'ailleurs l'un vaut l'autre aujourd'hui. La fierté est de l'ancien régime. Ce n'est pas là notre défaut à nous autres patriotes, (*Il lui frappe rudement sur l'épaule.*) n'est-ce pas?.....
Asseyons nous, et causons en attendant Mr. Tourville.

ST.-ALBAN,

[*S'asseyant.*] Allons mon camarade,

GERMAIN.

Ce sont de fiers hommes que ces Parisiens ! ça ne marchande pas avec le danger , quand il s'agit de liberté.

ST. - ALBAN.

Oui , oui , je sais comme ils se battent.

GERMAIN.

Convenez donc que c'était un bien beau spectacle que cette prise de la Bastille.

ST. - ALEAN.

Oui , superbe. [*A part*] Si je pouvois m'en rappeler quelque détail.

GERMAIN.

Savez-vous bien que je suis entré le sixième dans la grande cour ?

ST. - ALBAN.

Et moi , j'ai fait une chose qui m'a immortalisé.

GERMAIN.

Quoi donc ?

ST. - ALBAN.

Vous savez quand il fut question d'abattre le pont-levis à coups de canon. On n'osait approcher à cause de la mousquetterie des assiégés. Il y avait là des voitures de fumier : on y fit mettre le feu , afin que la fumée dérobat la vue de nos manœuvres. Savez-vous bien à qui l'on dut cette idée ?

GERMAIN.

A vous peut-être ?

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 35

ST. - ALBAN.

A moi-même.

GERMAIN.

Embrassez-moi encore Vous rappelez-vous celui qui le premier se hasarda à aller chercher la capitulation , que les assiégés présentaient par un des créneaux ?

SAINT-ALBAN.

Ce fut vous ?

GERMAIN.

Moi-même. La planche tourna. Je tombai dans le fossé , sans avoir pu atteindre le papier. On me crut mort : mais j'en fus quitte pour un saignement de nez et quelques contusions , et je revins encore tout frais au combat.

SAINT-ALBAN.

Diable !

GERMAIN.

Et quand nous fumes maîtres de la place , vous rappelez-vous celui qui planta le premier sur la plate-forme le drapeau , qui annonça notre conquête aux Parisiens.

SAINT-ALBAN.

Eh ! en effet je vous reconnais , c'était vous ; que je vous embrasse !

GERMAIN. (*l'arrêtant.*)

Point du tout.

SAINT-ALBAN.

(*A part.*) Je suis en défaut.

GERMAIN.

Ce fut mon Neveu, un enfant de onze ans.

ST.-ALBAN.

C'est apparemment la fumée qui m'a empêché de distinguer. Je savais bien toujours qu'il y avait un air de famille.

GERMAIN.

Mais il me semblait que celui qui fit mettre le feu aux voitures de fumier était un officier.

ST.-ALBAN.

Eh bien, c'était moi.

GERMAIN.

Ah! vous êtes officier! (*Il se lève, et St.-Alban aussi.*) C'est peut-être vous qui deviez épouser mademoiselle Tourville à Paris, lorsqu'elle était au couvent?

ST.-ALBAN.

Justement. (*A part.*) Voyons où ce mensonge me conduira.

GERMAIN.

Vous êtes Mr. Verseuil.

ST.-ALBAN.

Lui-même. Vous avez entendu parler de moi?

GERMAIN.

Oh! beaucoup.

ST.-ALBAN.

Et par qui donc?

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 37

GERMAIN.

Par mademoiselle Julie , la femme-de-chambre de
ma jeune maîtresse.

ST.-ALBAN.

Et que vous disait donc la bonne mademoiselle
Julie ?

GERMAIN.

Que monsieur Tourville ne veut pas vous pardonner
le crime

ST.-ALBAN.

Le crime!...

GERMAIN.

Oui , c'est son mot , le crime dont vous vous êtes
rendu coupable.

ST.-ALBAN.

(*A part.*) Il veut parler de l'émigration de
Verseuil.

GERMAIN.

Mais il faut que ce soit quelque chose de bien
grave , pour que monsieur Tourville qui est la bonté
même , vous tienne rigueur à ce point.

ST.-ALBAN.

Vous ne savez pas ce que c'est ?

GERMAIN.

Mademoiselle Julie ne m'en a rien dit:....

SAINT-ALBAN.

(A part.) Bon.

GERMAIN.

Mais je m'en doute bien : quelque petite infidélité.... une aventure galante?

SAINT-ALBAN.

Sans-doute, une bagatelle.... Mon ami, je vois que vous êtes au fait : vous pensez bien que le but principal de mon voyage est de voir mademoiselle Tourville..... voudriez-vous m'introduire auprès d'elle?

GERMAIN.

Je n'ose pas prendre cela sur moi. Mademoiselle ne reçoit jamais de visites en l'absence de son père ; et puis comme je dois surveiller tous les Français... si cela vous regardait par hazard...

ST.-ALBAN.

Je serais fâché, mon ami, de vous faire manquer à votre devoir. Je suis charmé de la manière dont vous le remplissez ; et je vous assure que, quand j'aurai fait ma paix avec monsieur Tourville, je lui en rendrai un bon témoignage.

GERMAIN.

Vous me ferez plaisir.

ST.-ALBAN.

Mais cet ordre ne regarde que ces coquins d'émigrés.

GERMAIN.

C'est vrai ; et vous ne l'êtes pas, vous.

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 39

ST.-ALBAN.

Vous le savez bien , mon camarade..... Dites moi un peu , Sophie est-elle bien courroucée contre moi?

GERMAIN.

Elle se désespère , elle pleure , votre infidélité sans doute. Mais elle sera ravie de vous revoir ; son chagrin ne durera pas. Oh! je connais les femmes.

ST.-ALBAN.

Mon ami , chaque instant que je passe loin d'elle accroît son désespoir. Conduisez moi à son appartement.

GERMAIN.

Tenez , la voilà qui vient à point nommé. Je me fais une fête de voir ce raccommodement.

SCENE III.

JULIE, SOPHIE, ST.-ALBAN, GERMAIN.

SOPHIE.

(*Fait un mouvement d'effroi en appercevant Saint-Alban.*)

Ah! Dieu!

GERMAIN. (*Après les avoir considérés.*)

(*Bas à St.-Alban.*) La première entrevue est toujours comme cela. Il ne faut pas se décourager.

ST.-ALBAN.

Mademoiselle , s'il faut juger du succès de ma

démarche par l'impression que vous fait ma présence ;
je ne dois pas en tirer un augure bien favorable.

SOPHIE.

J'avouerai, Monsieur, que je n'attendais rien moins
que l'honneur de votre visite.

GERMAIN.

(*Bas à St.-Alban.*) Elle ne s'y attendait pas,
mais au fond elle en est enchantée.

ST.-ALBAN.

Pardonnez, belle Sophie, la liberté que j'ai prise
de me présenter devant vous.

GERMAIN.

(*Bas à St.-Alban.*) Courage !

SOPHIE.

Puis-je savoir, Monsieur, quel est le but de votre
démarche, et quel fruit vous vous en promettez ?

ST.-ALBAN.

Pouvez-vous le demander, Sophie ? L'amour le
plus tendre me ramène à vos pieds ; et j'y viens
solliciter un aveu, d'où doit dépendre le bonheur,
ou le malheur de ma vie.

GERMAIN.

(*A part.*) Ah ! Voilà le moment : elle va se
rendre.

SOPHIE.

Je me contenterai, Monsieur, dans ce moment de
vous rappeler que, quand au mépris des loix de

OU LES DEUX E'MIGRES 41

L'honneur et de l'amitié, vous avez osé me faire l'aveu de votre passion, vous saviez que mon cœur n'était pas libre, et qu'un autre que vous en était maître.

GERMAIN.

(*A part*) Ah ! ah ! mademoiselle Julie ne m'avait pas dit cela.

SOPHIE.

Avez-vous cru que le tems changerait quelque chose à mes dispositions ?

GERMAIN.

(*Bas à St.-Alban.*) Comment ! elle tient toujours rigueur !

ST.-ALBAN.

Oui, belle Sophie ; j'avais espéré que le tems et ma constance....

SOPHIE.

Eh ! bien, monsieur, s'il n'est que ce moyen pour me délivrer de vos persécutions, je vous déclare que je ne serai jamais à vous.

GERMAIN.

(*Bas à St.-Alban.*) Diable ! mais cela a l'air d'un congé en règle.

ST.-ALBAN. (*Impatiente, des
à parte de Germain, et frappant du pied.*)

Tais-toi donc, et laisse nous,

D

SOPHIE.

De quel droit donnez vous des ordres chez mon père et à ses gens? Je veux qu'il reste.

ST.-ALBAN. (*Avec humeur.*)

Craignez-vous, mademoiselle, de vous trouver seule avec moi? Et croyez vous qu'il soit besoin de la présence de cet homme, pour me contenir?

SOPHIE.

Je n'avais pas cette idée, quand j'ai voulu qu'il demeurât: votre réflexion aurait pu me la suggérer. Mais je veux vous prouver que je me crois en sûreté chez moi et seule avec un Français, car ce n'est qu'à la faveur de ce titre que je souffre plus longtemps votre entretien.

ST.-ALBAN.

(*Répète à demi bas.*) Que je souffre!... Voilà de ces expressions qui révoltent.

SOPHIE.

Germain, laissez nous. Dites au portier d'être plus exact à son devoir; et vous, prenez garde qu'un zèle mal entendu ne vous fasse manquer au vôtre.

GERMAIN.

Mademoiselle, je profiterai de cet avis; mais je ne crois pas l'avoir mérité. Monsieur est un bon Français: nous nous sommes vus dans l'occasion.

SOPHIE.

Allez, allez.

GERMAIN.

(*A St.-Alban.*) Adieu , camarade : voilà une conquête qui vous coutera plus que celle de la Bastille.

[*Il sort.*]

ST.-ALBAN.

(*A part.*) Faisons nous encore violence.

SCENE IV.

JULIE , SOPHIE , ST.-ALBAN.

SOPHIE.

Je vous rends service sans doute , en vous débarrassant de la présence de ce domestique. Vous l'avez trompé , je le vois ; et vous ne pouviez le désabuser , qu'en vous exposant à rougir devant lui de votre conduite artificieuse.

ST.-ALBAN.

Indulgente Sophie , pourquoi me faire un crime des moyens innocens , que j'emploie pour triompher de votre indifférence ? Vous n'avez répondu dans tous les tems à mon amour que par les rigueurs les plus cruelles , les mépris les plus humilians pour un cœur noble et élevé. J'ai tout supporté , tout dévoré. Et vous , quand un penchant irrésistible , une espèce de fatalité m'enchaîne à vos pas , vous me détestez ; votre prévention empoisonne toutes mes démarches ; ma constance même devient une offense à vos yeux !

Soyez juste, Sophie : votre cœur ne vous dit-il pas que je n'ai pas mérité l'indigne retour dont vous payez mon attachement ?

SOPHIE.

Si je n'avais vu en vous, monsieur, qu'un malheureux entraîné par un penchant que vous dites irrésistible, je vous aurais plaint, j'aurais aidé moi-même à vous guérir. Mais je n'oublierai jamais que vous avez voulu substituer vos prétentions aux droits que votre ami avait sur mon cœur ; que Verseuil aimé par moi, estimé, chéri de mon père, fut la victime de vos calomnies ; que notre hymen qui était sur le point de se conclure, fut rompu, grace aux mensonges que vous fîtes parvenir à mon père sur la conduite de Verseuil. Et voilà sans doute ce que vous appelez des moyens innocens ! . . . Non, monsieur : aucune fatalité ne peut excuser tant de bassesses ; et je ne verrai jamais qu'avec horreur l'homme qui a pu se les permettre.

ST. - ALBAN, [*d'un ton hypocrite.*]

Mlle., vous me rappelez toujours ce prétendu forfait : mais je fus moi-même trompé par de faux rapports. J'étais encore maître de mes sentimens ; je me sentais assez fort pour sacrifier mon amour à votre félicité et pour vous voir avec résignation passer dans les bras d'un autre, lorsque cet autre était mon ami. Des bruits, auxquels je donnai trop de confiance dans le tems, me firent croire que Verseuil avait le cœur pris ailleurs. Alors allarmé sur votre sort à venir, sur le sort de

ce que j'avais de plus cher au monde, je ne consultai rien que ma tendre inquiétude. Je réfléchis pourtant que si je vous communiquais ces avis moi-même, ils vous paraîtraient suspects et dictés par l'intérêt de mon amour. Voilà pourquoi j'empruntai une main étrangère pour vous les faire parvenir..... Vous voyez bien, mademoiselle, qu'à cet égard c'est encore ma délicatesse que vous inculpez.

SOPHIE. [*lève les épaules en le regardant avec mépris, sans répondre.*]

ST.-ALBAN.

D'ailleurs quand cet hymen eût été différé par l'effet d'un zèle peut-être indiscret de ma part, ou de tout autre motif, n'êtes vous pas libre aujourd'hui ? Est-ce moi qui depuis six mois mets encore obstacle à votre union avec mon trop heureux rival ? Pendant ce tems je n'ai vu de vous que votre image toujours adorée, toujours présente à mon cœur. J'arrive en Hollande, j'apprends que vous êtes encore libre. J'avouerai qu'alors je me suis flatté que ma persévérance trouverait grâce devant vous, et j'ai pu supposer que renonçant à l'hymen de Verseuil, puisque cet hymen n'était pas conclu, vous verriez ma recherche avec des yeux moins sévères.

SOPHIE.

J'ignore en ce moment qu'elle est la destinée du coupable, du malheureux Verseuil ; j'ignore si le ciel rendra à mon père un ami, et à moi l'époux que mon père m'avait destiné. Mais je jure....

ST. - ALBAN.

Arrêtez, Sophie : je pressens l'horrible arrêt que vous voulez prononcer. Ne me portez pas le coup de la mort. Promettez moi que, si Verseuil n'est pas votre époux, il sera permis au fidèle St.-Alban de le devenir un jour.

SOPHIE.

Que me dit-il ? Quels pressentimens son discours a fait naître en moi ? Seriez vous instruit du sort de Verseuil ? Vous vous taisez ?

ST. - ALBAN.

[*A part.*] Elle prévient mes vues : profitons de son inquiétude.

SOPHIE.

[*Vivement.*] Pourquoi réfléchir sur votre réponse ?

ST. - ALBAN.

[*Froidement.*] Le sort de Verseuil m'est connu : [*d'un ton de menace.*] Mais vous me répondrez avant que je vous en instruisse. [*Elevant la voix.*] Si Verseuil n'est pas votre époux, puis-je espérer de le devenir ?

SOPHIE.

(*Avec un cri.*) Ah ! dieu ! Verseuil n'est plus !

ST. - ALBAN.

(*Avec violence.*) Répondez moi, répondez moi.

SOPHIE.

Homme lâche ! tu oses abuser de la sensibilité d'une

femme ! Tu prétends m'arracher , par l'horreur de l'incertitude où tu me laisses , un aveu , que tu devrais attendre de ma volonté seule , si ton cœur connaissait l'ombre de la délicatesse ! Eh bien ! Ecoute ce que me dicte ton infâme procédé : j'idolâtre Verseuil , tu le sais. Peut-être respire-t-il encore ; peut-être le supplice où tu me tiens , n'est-il qu'un jeu de ta barbarie. Mais je le verrais étendu mort à mes pieds , que je jurerais sur son cœur glacé de lui être fidèle jusqu'à mon dernier soupir..... Juge si je pourrai penser à un monstre tel que toi.

ST.-ALBAN.

Eh bien , cruelle , vous le voulez : je justifierai les titres odieux que vous me prodiguez ; je ne respirerai plus que pour vous punir de vos dédains , tout ce qui vous est cher deviendra l'objet de mes vengeances.

SOPHIE.

Tu lèves donc enfin le masque. Tu mets au grand jour ton hideux caractère. Tu t'es bientôt lassé de ce ton tendrement hypocrite , avec lequel tu voulais tout à l'heure surprendre ma bonne foi Mais que viens-tu faire en ce pays ? Pourquoi as-tu quitté la France?... Lache ! C'est au moment où ta Patrie en danger rallie sous ses drapeaux tous ses défenseurs , que tu l'abandonnes , pour venir tourmenter une femme au désespoir ! Voilà les délassemens et les délices de ce cœur noble et élevé !... Mais que dis-je ? Il sait quel est le sort de Verseuil !... Il l'a peut-être accompagné ?

(*A part.*) Laissons lui cette erreur : [*haut.*]
 Oui : depuis six mois nous avons couru les mêmes
 hazards , nous avons marché sous les mêmes drapeaux.

SOPHIE. [*avec fureur et l'ironie
 la plus amère.*]

Et j'ai pu me méprendre sur les motifs qui t'ont
 fait quitter ton pays ! Je t'ai fait une bien grande
 injure ; je ne connaissais pas encore toute ta scélé-
 ratesse. Tu aine doit être bien d'accord avec celles
 des monstres auxquels tu t'es associé ! Que tu
 dois t'applaudir d'avoir corrompu le cœur du faible
 Verseuil ! S'il n'est plus , sa mort est ton ouvrage ,
 l'ouvrage de l'horrible amitié que tu lui portais
 Délivre moi de ta présence : vas poursuivre tes
 exécrables destinées , et puisse le ciel indulgent te
 procurer dans les combats une fin moins ignominieuse
 que tes forfaits ne la méritent !

ST. - ALBAN.

Femme hautaine ! tu seras satisfaite. Si ma démarche
 n'est pas utile à mon amour , elle le sera du moins
 à ma vengeance. Je jouis déjà , puisque je te vois
 souffrir. [*Il tire de sa poche la lettre de Verseuil ,
 la jette sur la table , et la montrant de la main
 à Sophie.*] Tiens , lis , . . . tes tourmens ne sont pas
 à leur terme.

(*Il observe l'accablement de Sophie d'un air
 satisfait et sort , par la porte du fond.*)



SCENE V.

JULIE, SOPHIE.

SOPHIE.

Que veut-il dire? Quel si grand mystère peut renfermer ce papier? [*Julie prend la lettre et la remet à Sophie qui, après avoir vu l'adresse, s'écrie avec transport.*] Il est de la main de Verseuil!... O Dieu! Comme mon cœur est soulagé!... Lisons:

Ma Sophie,

« Je n'ai plus que peu de momens à vivre. Le ciel
« accorde à mes vœux une mort que j'ai méritée.
« Puisse-t-elle mettre fin aux remords dont je suis
« dévoré! Puisse-t-elle expier le crime dont je me suis
« rendu coupable envers ma patrie, et mon ingratitude
« envers l'ami le plus respectable! Je meurs en vous
« adorant.»

Ah malheureuse! [*elle tombe dans un fauteuil.*]

JULIE.

Ma chère maitresse, ne vous abandonnez pas au désespoir. Le ciel peut tromper encore les vœux de l'infortuné Verseuil.

SOPHIE.

Non, je n'ai plus de consolation à attendre. Le lache St.-Alban n'est venu sans-doute m'importuner de son amour, que parcequ'il savait que Verseuil ne peut

plus être à moi?... avec quelle froide barbarie ce monstre me préparait le dernier coup!... Je l'ai mérité : j'avais prolongé mon entretien avec lui pour être éclaircie du sort de Verseuil... Curiosité fatale ! mon ignorance nourrissait du moins mon espoir : je n'en ai plus : il faut que je pleure la mort de Verseuil et son crime.

JULIE.

J'entends Monsieur votre père , remettez vous :

SOPHIE. (*cachant la lettre.*)

Puisse-t-il ignorer cette fatale visite !

SCENE VI.

JULIE , SOPHIE , TOURVILLE , DUPRÉ.

TOURVILLE. (*D'un air satisfait.*)

Enfin , mon cher Dupré , je viens de recevoir les détails de cette journée qui fera époque dans l'histoire. Comme cet amour de la liberté élève l'homme ! De quels prodiges sont capables nos Français , quand ils marchent sous des chefs en qui ils ont confiance ! (*Sophie veut déguiser sa peine , son père s'en aperçoit.*) Mais qu'as-tu , mon enfant ? La joie de ton père ne peut-elle arriver jusqu'à ton cœur ? Quand la cause à laquelle je me suis dévoué , triomphe , mes transports seront-ils sans cesse refroidis par le spectacle de ta tristesse ?

OU LES DEUX E'MIGRÉS. 51

SOPHIE. (*embarrassée.*)

Puis-je, mon père, me livrer à la joye, quand je pense que ces victoires si brillantes content toujours la vie à des milliers de victimes ?

TOURVILLE.

Ma fille, quand je lis dans l'histoire des rois le récit de quelque bataille sanglante, je gémis sur le sort des malheureuses victimes de leur ambition, ou de leurs caprices. Mais dans la juste guerre, que mon pays a entreprise contre tous les despotes du monde, je ne vois des hommes que parmi nos défenseurs. Je ne vois dans les armées ennemies que des brigands ; je me réjouis de leurs défaites, comme le paisible cultivateur se réjouit de la mort des bêtes féroces qui désolaient ses campagnes. Quant à ceux qui périssent pour la cause de la Liberté, qui n'envierait pas une mort si glorieuse ? la Patrie reconnaissante leur élève un monument ; ce monument est dans le cœur de tous les Français, dans la mémoire des générations qui nous succéderont ; ce monument durera plus que le marbre sur lequel les peuples esclaves ont élevé les images de leurs tyrans.

SOPHIE.

Ah ! mon père, ceux que la mort a moissonnés dans les batailles ne sont pas les plus infortunés.

TOURVILLE.

Quelle nouvelle pitié semble t'émouvoir ! plaindrais-tu le sort de ces lâches, qui, après avoir armé

toutes les puissances pour leurs prétendus droits ;
sont toujours les premiers à fuir devant nos batail-
lons ?

SOPHIE.

Mon père ! parmi ces malheureux il en est qui
sont plus dignes de pitié que de colère..... votre
cœur lui même.....

TOURVILLE [*d'un ton grave.*]

Sophie !... Je vous entends..... quand j'ai dé-
fendu qu'on prononçât devant moi le nom de celui
que vous semblez plaindre , ma volonté n'était pas
équivoque : j'ai voulu qu'on s'interdît tout ce qui
pouvait en nourrir le souvenir.....
[*tendrement , mais d'un ton ferme.*] Mon
cœur s'est prêté à votre faiblesse ; il n'a pas exigé
de vous un sacrifice au dessus de vos forces. J'ai
été satisfait jusqu'à présent de vos efforts ; continuez
à mériter que votre père vous rende la même justice.
Retirez-vous.

SOPHIE [*voulant parler, et du
ton le plus tendre.*]

Mon père....

TOURVILLE. [*la regarde d'un
air sévère.*]

SOPHIE. (*après un moment de
silence , en larmes avec l'accent du désespoir.*)
J'obéirai , mon père.

(*Elle sort avec Julie.*)

SCENE VII.

TOURVILLE, DUPRÉ.

TOURVILLE. (*Suivant sa fille
des yeux et s'attendrissant.*)

Mon cœur saigne de la violence que je suis obligé de me faire. Il m'en coûte d'imposer à la sensibilité de ma fille un silence, auquel tous les efforts de ma raison ne peuvent me soumettre moi-même. J'affecte devant elle une tranquillité dont je ne jouis pas. Trop coupable Verseuil ! Je défends qu'on prononce ton nom devant moi, et je ne puis te bannir de ma pensée !

SCENE VIII.

TOURVILLE, DUPRÉ, UN COMMISS-
SIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur, un Français, qui vient d'arriver en cette ville, m'a chargé de vous remettre ce billet.

TOURVILLE.

Quel est ce Français ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Il s'appelle Verseuil.

TOURVILLE.

(*Avec douleur.*) Verseuil !... Voilà donc les doutes de ma fille éclaircis , et mes mesures justifiées !
(*Il rend la lettre au commissionnaire.*) Mon ami , dites à celui qui vous envoie , qu'il n'y a plus rien de commun entre lui et moi.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur , il a prévu que vous pourriez ne pas lire sa lettre , ou que vous lui refuseriez la grace qu'il vous y demande. Voilà pourquoi il m'a chargé de vous dire son nom. Il vous prie de lui permettre de vous voir , et de lui indiquer l'heure , où vous voudrez bien recevoir sa visite.

TOURVILLE.

Dites lui que le plus grand service qu'il puisse me rendre , c'est d'éviter ma présence.

(*Le commissionnaire sort.*)

SCENE IX.

TOURVILLE, DUPRE.

DUPRE.

Vous auriez pu , je crois , lire sa lettre. Peut-être vous aurait-elle appris la cause de son émigration ;

TOURVILLE.

A quoi m'aurait servi cette lecture ? A émouvoir encore vainement ma sensibilité , à me faire répandre

de nouvelles larmes. Non : je ne veux pas donner à ma fille l'exemple de la faiblesse. Verseuil a perdu mon estime , et il est indigne de mon amitié. Son crime , dont je ne puis plus douter , a élevé entre mon cœur et le sien une barrière insurmontable. Mon ami , seconde mes efforts , au lieu de les combattre. N'en parlons plus. Un objet plus important mérite notre attention. Je sors de chez le grand Pensionnaire : vous avez vu son embarras et celui du Ministre d'Angleterre.

DUPRE'.

J'ai vu que ma présence gênait ces Messieurs , je me suis retiré.

TOURVILLE.

Ils vous ont fait l'honneur apparemment de vous croire plus difficile à corrompre que moi.

DUPRE'.

Comment donc ?

TOURVILLE.

A peine avez vous été parti , qu'il m'a été donné connaissance des conditions , auxquelles l'Angleterre et la Hollande consentent à rester neutres avec la France. La plus essentielle est le rétablissement de la royauté constitutionnelle. On a épuisé tous les genres de séduction pour m'engager à donner les mains à ce plan.

DUPRE'.

Qu'avez-vous répondu à de pareilles propositions ?

TOURVILLE.

J'ai eu peine à surmonter l'indignation qui m'a saisi, J'ai essayé de les ramener à des idées plus

conformes aux intérêts des deux peuples; mais j'ai vu avec douleur que mes efforts étaient inutiles.

DUPRÉ.

Ils ont sans doute voulu vous entraîner par l'exemple des traîtres, dont la France n'est pas encore délivrée.

TOURVILLE.

J'ignore, mon ami, s'il existe en France des fonctionnaires assez lâches pour ne pouvoir se pénétrer du caractère majestueux que déploya la France, en se déclarant république au moment où son territoire était envahi par des despotes, ou assez téméraires pour prétendre faire rétrograder la volonté d'un peuple, si solennellement émise. Quant à moi je me sens assez de courage, pour ne jamais regarder en arrière, toutes les fois que mes concitoyens feront un nouveau pas vers la Liberté. Cette prétendue témérité vaut bien la bassesse des ministres de deux gouvernemens, qui osent se dire libres, et qui proposent l'asservissement de la France pour condition de leur neutralité..... Ne perdons pas de tems, mon cher Dupré: il faut instruire le conseil de ce projet et du résultat de cette conférence. On veut, je le vois, que la guerre en décide. Ce n'est pas le nombre de nos ennemis qui nous effraye. La France, quand elle était sous le joug, a lutté contre toute l'Europe: la France libre ne peut pas succomber.

(*Ils sortent*).

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

JULIE, VERSEUIL.

VERSEUIL.

Votre étonnement est fondé, ma chère Julie: je ne sais moi-même comment j'ai pu échapper à une mort, que mes amis et moi regardions comme certaine. Mais un soin plus cher que celui de ma vie m'occupe en ce moment. J'ai lieu de craindre que l'absence et mes infortunes ne m'aient banni du cœur de Mr. Tourville et de celui de sa fille. Des avis que j'ai reçus à mon arrivée à La Haye, ont augmenté mes allarmes. Le père refuse de me voir: Sophie aura-t-elle la même rigueur? Pardonnez la liberté que j'ai prise de vous faire demander: vous pouvez, ma chère Julie, vous acquérir des droits éternels à ma reconnaissance. Voyez la, disposez la à recevoir ma visite.

JULIE.

Monsieur, son état exige des ménagemens. Les larmes qu'elle répand....

E

VERSEUIL.

Elle pleure ! Sophie m'aime donc encore....
ne perdez pas un moment, ma chère Julie.

JULIE.

Je vais la rejoindre : si l'occasion est favorable,
je ne la laisserai pas échapper. Je la disposerai
à vous recevoir, mais je n'ose vous promettre de
réussir.

VERSEUIL.

J'attendrai ici le succès de vos soins.

[Julie entre chez Sophie.]

SCENE II.

VERSEUIL. seul.

Elle pleure ! Suis-je le sujet de ses larmes?....
Si j'en crois le rapport de St.-Alban, je ne dois
pas conserver d'espoir. Comment accorder l'indiffé-
rence, dont il dit avoir été témoin à la
lecture de ma lettre, avec l'état douloureux dont
Julie me parle?.... Je me perds dans mes soup-
çons.... Voilà donc les lieux qu'elle habite ! Un
faible mur la sépare de moi, et son cœur m'est peut-
être pour jamais fermé ! Quel changement dans ma
situation ! Autrefois estimé du sage Tourville, chéri
de sa fille, je partageais avec eux le respect que leur
vertu inspire à ce qui les entoure. Aujourd'hui je
regarde en vain autour de moi ; une solitude affreuse

OU LES DEUX E'MIGRES. 59

m'environne. En horreur à tout ce qui porte le nom Français, je ne vois plus dans la nature aucun objet de qui je puisse être aimé.... ô mon père, mon père! Avant que la mort eût fini tes misères, ta présence soutenait mon cœur chancelant, quand je pensais que pour te sauver la vie, il m'en avoit coûté le plus lâche des parjures. Mon crime n'a pas même eû l'effet que j'en attendais; tu n'es plus, et ton fils infortuné gémit en proie à la douleur et aux remords.... et j'ai pu te survivre! J'ai bravé tout ce qui pouvait hater ma destruction; j'ai souffert la faim, la soif, la maladie, et toujours un pouvoir avare de mon trépas s'oppose à ce que je succombe!.... Ciel vengeur! Quelle main destines-tu donc à être l'instrument de ta justice?.... Eloignons ces idées sombres et funestes: livrons nous un moment au bonheur de voir Sophie: que sa présence verse un baume adoucissant sur les playes de mon cœur..! Je crois l'entendre.....

SCENE III.

JULIE, VERSEUIL.

VERSEUIL.

Vous revenez seule! Sophie refuse de me voir?

JULIE.

Rassurez-vous: je ne l'ai pas encore instruite de votre arrivée. J'ai craint que cette nouvelle annoncée

brusquement ne fût une trop forte impression sur ses esprits déjà affectés par l'idée où elle est de votre mort. J'ai commencé à lui donner de l'espoir ; je l'ai engagée à se dissiper un peu. Elle vient : entrez dans ce cabinet [*elle le mène à la porte à la gauche du théâtre.*] ces appartemens sont inhabités. Il n'est pas à craindre qu'on vous y surprenne. Je vais la préparer par degrés à vous voir. Quand vous jugerez qu'il sera tems, vous paraîtrez.

VERSEUIL.

Je crains, ma chère Julie, de ne pouvoir me contraindre si long-tems.

JULIE.

Eh ! Monsieur, que dites-vous ? Par pitié pour elle, faites-vous cette violence. . . . ô ciel ! je l'entends. Je vous en supplie, faites ce que je vous dis.

VERSEUIL.

Julie, je me prête à ce que vous voulez ; mais abrégez mon supplice. [*il entre.*]

JULIE.

Soyez tranquille.

SCENE IV.

JULIE, SOPHIE

SOPHIE.

Je ne vous croyois pas seule : avec qui parliez-vous donc, Julie ?

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 61

JULIE [*Embarassée.*]

Moi? Mademoiselle, avec personne.

SOPHIE,

Je vous ai pourtant entendue... vous paraîsez embarrassée... vous rougissez?... quel est donc ce mystère?

JULIE. [*Hésitant*]

Mademoiselle,

SOPHIE.

Eh bien?

JULIE.

Mademoiselle, c'est un Français qui m'a fait demander.

SOPHIE.

Un Français! Vous ne connaissez aucun de ceux qui sont établis en ce pays.

JULIE.

Il vient d'y arriver.

SOPHIE.

J'entends : c'est un de ceux qui ont déserté leur Patrie [*elle soupire*] hélas !

JULIE.

Si vous connaissiez ses malheurs !

SOPHIE.

Ses malheurs sont sans doute le prix de ses fautes.
Puis-je le plaindre ?

JULIE.

Il demande la permission de vous parler.

SOPHIE.

A moi!.... Et vous a-t-il dit pourquoi? Me connaît-il?

JULIE.

Il espère vous voir compatir à ses peines.

SOPHIE.

N'ai-je pas assez des miennes?

JULIE.

Il fut longtems chère à votre cœur.

SOPHIE.

Que dis-tu?.... Dans quel trouble?.... Le ciel aurait-il voulu m'éprouver?.... Ah! parle, parle...

JULIE.

Ma chère maîtresse, sortez d'une erreur trop cruelle: Verseuil respire, il vous adore, il n'est que malheureux.

SCENE V.

JULIE, SOPHIE, VERSEUIL.

SOPHIE.

Que vois-je? Verseuil vivant!... Chez mon père! :
ah! Julie, qu'as-tu fait? (*elle tombe dans les bras de Julie.*)

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 63

VERSEUIL [*aux pieds de Sophie.*]

Où, Sophie, vous voyez cet infortuné. J'ai désiré la mort : j'ai cru un moment qu'elle allait mettre fin à mes peines. Le ciel a trompé mon désespoir. Mes forfaits m'avaient rendu le fardeau de la vie insupportable. L'espoir de retrouver Sophie, de l'attendrir, l'a emporté sur le sentiment de mes malheurs..... vous n'osez fixer vos regards sur moi ! Mes infortunes m'auraient elle banni de votre cœur ? Ah ! Sophie ! je ne survivrais pas à ce dernier coup.

SOPHIE.

Ce n'est point une illusion : vous vivez, Verseuil !
[*détournant ses regards en soupirant*] ah ! mon père

VERSEUIL.

Sophie, quel est donc le trouble où je vous vois ?
Voudriez-vous justifier mes craintes ?

SOPHIE.

Ah ! Verseuil ! Que les tems sont changés !

VERSEUIL.

Sophie, mon cœur est toujours le même.

SOPHIE.

Malheureux ! Qu'osez-vous dire ? Etes vous tellement familiarisé avec vos fautes, que vous en ayez perdu le souvenir ?

VERSEUIL.

Sophie, en me les rappelant, vous n'ajouterez point à mes remords.

SOPHIE.

Quel peut être votre espoir ? Comment osez-vous vous présenter chez mon père ?

VERSEUIL.

Je ne désespérerai pas de l'attendrir, si vous m'aimez encore. Il peut me juger rigoureusement ; ses principes austères doivent aggraver à ses yeux le moment de faiblesse qui a décidé de mon sort. Mais vous, Sophie....

SOPHIE.

Moi, monsieur ? Puis-je me montrer au dessous de mon vertueux père ? Ses volontés furent de tout tems la règle de ma conduite : m'en écarterai-je en faveur d'un homme qu'il a été forcé de mésestimer ? Il n'est plus tems de vous flatter, Verseuil : il nous faut renoncer l'un à l'autre. Mon père l'exige, vous connaissez son inflexibilité. Il pourrait nous surprendre ; évitez sa présence : et si vous prenez encore quelque intérêt à moi, ne m'exposez pas aux éclats de son ressentiment.

VERSEUIL.

L'ai-je bien entendu ! C'est vous qui me tenez ce langage !..... O ciel ! Ne m'as-tu conservé la vie que pour ajouter à mes malheurs celui d'y voir Sophie insensible !

SOPHIE.

C'est lui qui m'accuse ! .. Suis-je assez malheureuse ?

VERSEUIL.

Je le vois : ma disgrâce est certaine. St.-Alban

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 63

ne m'a pas trompé. Celle qui a pu apprendre de sang froid que mes jours étaient en danger, est seule capable de me bannir si cruellement de sa présence.

SOPHIE.

Que dites-vous? St.-Alban!.....

VERSEUIL.

Oui, ce fidèle ami m'a tout dit. il se faisait violence pour m'annoncer mon malheur. Je n'en puis plus douter. Le courroux de votre père n'est qu'un prétexte; c'est vous, cruelle, qui brulez de me voir loin d'ici. Vous serez satisfaite, adieu, Sophie.

SOPHIE.

Arrêtez, Verseuil. Si je n'avais qu'à me plaindre de votre injustice, je vous abandonnerais à vos soupçons; mais je vous vois le jouet d'un scélérat, et je ne puis vous laisser plus long-tems dans l'erreur. St.-Alban n'a pu vous rendre l'impression que m'a faite la lecture de votre lettre; il ne me l'a remise qu'en me quittant. Il s'est introduit ici ce matin, à l'aide d'un domestique qu'il a séduit. Le hasard me l'a fait rencontrer. Il a renouvelé ses anciennes prétentions; il a profité de l'ignorance où j'étais de votre sort, pour exiger de moi un aveu favorable à son amour; il m'a laissé croire que vous n'étiez plus..... Je vous tairai la réponse que je lui ai faite; vous ne méritez pas, ingrat, de la connaître.

VERSEUIL.

Quoi! St.-Alban?.....

SOPHIE.

Écoutez moi encore : ce n'est qu'aujourd'hui ; Verseuil, que mon père m'a révélé le secret de votre émigration. Il a exigé de moi que je renoncasse à vous. Qu'ai-je pu lui répondre ? Lui seul pourtant sait avec quel zèle j'ai plaidé en votre faveur. J'étais si éloignée de vous croire coupable !... Cependant je vous revois. Votre présence me rappelle la cause de mes infortunes. Et quand je vous rends témoin des combats que j'éprouve entre vous et les volontés de mon père, vous m'outragez par vos soupçons, vous qui depuis six mois n'avez pas daigné m'écrire ; vous osez me mettre en balance avec le plus méprisable des hommes ! que dis-je ? à vous entendre c'est moi qui suis coupable : et vous prodiguez à un monstre le nom de votre ami fidèle !... Ah ! Verseuil, l'habitude du vice a-t-elle corrompu vos idées au point que je ne puisse vous prouver mon amour qu'en partageant votre honte ?

VERSEUIL.

Adorable Sophie, me pardonnerez-vous mon égarement ? Je cède à cet empire de la raison et du sentiment que vous savez si bien exercer sur mon cœur. Il y a si long-tems, Sophie, que je n'en avais entendu le langage !... Vous achevez de m'ouvrir les yeux. Ma guérison subite m'avait fait naître des doutes sur la réalité du danger où St.-Alban et ses camarades ont feint de me croire. Ses procédés à votre égard me donnent la clef de ce mystère : d'autres soupçons viennent à l'appui de

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 67

ces conjectures. Vous vous plaignez de mon silence : je n'ai cependant cessé de vous écrire que depuis peu et quand je fus convaincu que mes lettres étaient inutiles, ou ne vous parvenaient pas.

SOPHIE.

Il ne m'en est parvenu aucune. Verseuil, si vous m'en croyez, vous fuirez un pareil homme : son amitié me paraît aussi dangereuse que sa haine. Mais comment avez-vous pu lui rendre votre confiance ? Aviez-vous oublié qu'il avait voulu vous perdre dans l'esprit de mon père, et qu'il avait réussi à rompre notre union ?

VERSEUIL.

St-Alban s'est justifié auprès de moi par l'amour que vous lui aviez inspiré. Ce crime pouvait-il en être un à mes yeux ?

SOPHIE.

Ah ! Verseuil ! Sans lui nous serions unis ! Votre épouse vous aurait retenu sur le bord du précipice : que de malheurs elle vous aurait peut-être épargnés !

VERSEUIL.

Sophie, laissez-moi me flatter qu'ils auront un terme et que ce terme n'est pas éloigné. Votre père n'est pas injuste.

SOPHIE.

Verseuil, ce ne sera pas mon peu d'égards pour ses volontés qui le disposera en votre faveur. Séparons-nous : cependant voyez le, je ne m'y oppose pas. S'il peut vous rendre son estime, j'aurai bientôt oublié mes peines.

VERSEUIL.

Les motifs de ma désertion n'ont rien dont je puisse rougir.

SOPHIE.

O ciel ! J'entends quelqu'un. Si c'était mon père. Verseuil, vous êtes perdu.

SCÈNE VI.

SOPHIE, TOURVILLE, VERSEUIL.

TOURVILLE.

Que vois-je ?

SOPHIE (*aux genoux de son père*).

Ah ! mon père, je vous ai désobéi.

TOURVILLE (*relevant sa fille*).

Voyez combien l'approche du crime est contagieuse ! Ce malheureux vous a déjà fait manquer à vos promesses.

VERSEUIL.

Monsieur, n'accablez que moi de votre colère. Sophie n'est pas complice de ma témérité.

TOURVILLE.

Venez-vous ici pour braver ma haine ? Si le repentir vous guide, est-ce en cherchant à séduire ma fille, que vous prétendrez faire oublier vos forfaits ? Je vous avais ordonné d'éviter ma présence. Retournez avec vos pareils.

VERSEUIL.

Je vous obéirai, Mr. : j'irai chercher cette mort qui me fuit depuis si longtemps. Ou plutôt si votre inflexibilité résiste à mes larmes, si mes remords ne peuvent

OU LES DEUX ÉMIGRÉS 69

vous émouvoir, vous me verrez expirer à vos pieds de douleur et de repentir.

SOPHIE.

Ah ! Verseuil ! Que pourrez-vous dire pour votre justification ?

TOURVILLE.

Toi, te justifier ! Comment coloreras-tu ta lâcheté et ton parjure ? Si à l'époque du bouleversement général que notre révolution avait produit dans les idées, tu avais avec franchise rejeté des principes que ta raison n'adoptait pas, je t'aurais plaint, je t'aurais pardonné peut-être en faveur de ta loyauté : ses préjugés, me serais-je dit, ne sont pas le crime de son cœur, il ne me reste que son esprit à convaincre..... Mais, lâche, tu t'es dit l'apôtre de cette révolution ; à t'entendre tu mettais ta gloire à en être le martyr ! Tu as trompé ta patrie par des sermens que tu brulais de trahir ; tu as usurpé la confiance du peuple par des démonstrations hypocrites ; tu as sans doute voulu séduire tes compagnons d'armes, pour les rendre ensuite complices de ta perfidie..... Voilà tes forfaits. Qu'arrive-t-il ? Le peuple ne sait plus où déposer sa confiance ; il enveloppe dans ses proscriptions l'innocent et le coupable ; l'homme de bien découragé ne remplit ses devoirs qu'en frémissant, et la Liberté publique est à deux doigts de sa ruine..... Voilà les manx que tu as faits à mon pays, et tu veux que je te pardonne ?

VERSEUIL.

Monsieur, j'en atteste le ciel ; tant d'hypocrisie

n'a pas trouvé place dans mon cœur. Vous qui le connaissiez, Tourville, vous qui vous étiez plu à former et diriger mes premières affections, j'attendais de vous plus de justice. Oui, j'ai vu la révolution avec transport : l'amour de la Liberté était au fond de mon cœur ; je n'ai fait que suivre son impulsion. Un moment funeste a disposé de moi : la nature a égaré ma raison : le sentiment le plus respectable, ma soumission aux volontés d'un père m'ont fait oublier mes sermens :

TOURVILLE.

Quel rapport votre père a-t-il avec votre désertion.

VERSEUIL.

Daignez m'entendre : avant de rejoindre mon régiment, je devais, vous le savez, visiter mon père, que je n'avais pas vu depuis long tems. A quelque distance de sa demeure j'apprends qu'une troupe d'hommes inconnus désolait ces contrées, massacrait les propriétaires, pillait et incendiait leurs habitations. Je tremblai pour l'auteur de mes jours. Mes craintes furent bientôt confirmées. Dès que je fus assez près pour distinguer les objets, j'aperçus les flammes qui dévoraient la maison de mon père. jugez de la fureur qui me transporte à cette vue. Je rencontre çà et là des habitans effrayés qui fuyaient avec leurs femmes et leurs enfans. Je les rallie : ma présence leur rend le courage. Je ne perds pas de tems, je fais rassembler les patriotes des environs, je divise ma troupe en deux colonnes et nous marchons sur le village en bon ordre. Les brigands qui n'avaient d'abord éprouvé qu'une faible

OU LES DEUX E'MIGRÉS. 71

résistance, s'étaient crus victorieux. Ils s'étaient déjà dispersés dans les maisons, où ils se livraient au pillage. A notre vue ils essayent de se rallier, nous ne leur en donnons pas le tems : le plus grand nombre est massacré, les autres prennent la fuite. Je m'avance à la tête de ma colonne vers un groupe, qui paroissait faire plus de résistance. Nous l'enveloppons, je me fais jour, je parviens au milieu du groupe.... quel spectacle s'offre à mes regards ! Un vieillard évanoui était traîné par ses cheveux blancs ; un des scélérats, la faux déjà levée, se préparait à lui trancher la tête. Je renverse l'assassin à mes pieds ; j'écarte les autres à l'aide de mon épée ; je cours au vieillard que les brigands avaient abandonné ; je le reconnais c'était mon père.

TOURVILLE.

Ah Dieu !

VERSEUIL.

Vous frémissez, Tourville : jugez quelle impression ce spectacle dut faire sur un fils ! Je parviens à force de soins à rappeler mon père à la vie. C'est le ciel qui t'envoie, me dit-il en m'embrassant, tu sauveras les jours de ton père, tu l'aideras à fuir un pays, où les droits les plus sacrés sont impunément violés. Je veux combattre son dessein : mon père s'irrite de mes représentations, il me prescrit le serment de le suivre ; je balançais : il devient furieux, il prononce le mot terrible de malédiction. C'est assez, ajoute-t-il d'un air farouche, mon fils

veut abandonner mes jours au fer des assassins, ma main saura prévenir leurs coups. A ces mots il saisit une de mes armes... j'arrête son bras..... mes efforts, mes prières, mes larmes, tout alloit devenir inutile... je l'avouerai, dans ce moment affreux, ébranlé par les évènements dont l'image horrible était encore sous mes yeux, je ne vis plus que le danger de mon père, je promis tout ce qu'il voulut.

TOURVILLE. [ému]

O Dieu! Tu ne peux lui faire un crime de sa faiblesse. Pourquoi les lois humaines ne sont-elles pas toujours d'accord avec les lois de la nature?

SOPHIE.

Ah! mon père: mon cœur ne me trompait pas. Verseuil étoit incapable d'une bassesse.

VERSEUIL.

Nous sortimes de France. Mon père toujours aigri par le malheur, n'écouta que son désespoir... Epargnez moi des détails, dont sa mémoire aurait trop à rougir. Il a trouvé dans la dernière bataille la fin de ses infortunes: dirai-je la punition de ses fautes? Je ne l'avais point accompagné sous les drapeaux rebelles qu'il avait suivis; j'avais osé lui désobéir pour la première fois. Depuis ce tems j'ai trainé de ville en ville mes remords et le dégoût de la vie. Telle est l'histoire de mes malheurs. Soyez mon juge, et prononcez. J'ai satisfait aux volontés de mon père: quitte envers la nature, je suis tout à mes premiers sermens. Dites un mot, Tourville, et vous me rendez à la vie, à l'honneur et à ma patrie.

OU LES DEUX E'MIGRÉS 73

TOURVILLE.

Verseuil, mon cœur voudrait te trouver innocent : mais tes concitoyens qui ignorent tes motifs , te verront-ils avec la même indulgence ?

VERSEUIL.

Mes concitoyens ne seront pas plus sévères que l'homme vertueux, dont j'implore le pardon.

SOPHIE.

Mon père, je vous l'ai déjà dit : aucune loi n'a encore prononcé sur le délit dont Verseuil peut être cru coupable. Il n'a point pris les armes contre sa patrie. Si sa faute l'honore à nos yeux, si les principes de cette morale dont ce matin vous invoquiez la sévérité, ne le condamnent pas, quels censeurs pourront blâmer sa faiblesse ?

TOURVILLE.

Ma fille, il est des devoirs dont ton sexe ne peut encore calculer toute l'étendue. Le tems viendra sans doute, où nos françaises imiteront ces généreuses Spartiates, qui oubiaient qu'elles étaient amantes, épouses, ou mères, pour se souvenir uniquement qu'elles étaient citoyennes. Une éducation égoïste, ouvrage de la servitude où la nation a languì si longtems, avait resserré nos vertus dans les bornes de nos devoirs domestiques. La révolution aggrandit la sphère de nos attachemens. L'Homme devenu citoyen se crée une nouvelle ame : l'amour de soi, l'amitié, tous les penchans de la nature, sans être détruits, se taisent devant l'amour de la Patrie.

F

Delà ces sacrifices sublimes, dont l'histoire des peuples libres nous transmet les exemples.... Verseuil, je te fais entendre un langage dont ton cœur murmure peut-être : mon âme, incertaine entre ma tendresse pour toi et le sentiment de mes devoirs, n'ose encore ni t'absoudre, ni te condamner : laisse-moi le tems de la réflexion ; ce moment difficile en a besoin.

SCENE VII.

SOPHIE, TOURVILLE, DUPRE', VERSEUIL.

DUPRE'

Monsieur, un courier qui vous est dépêché par le Ministre, vient d'arriver. Voici le paquet dont il était porteur. (*Tourville décachète le paquet ; son attention est détournée par ce que lui dit encore Dupré et il le met dans sa poche, quand le secrétaire des Etats entre*) je dois vous prévenir aussi qu'un secrétaire des Etats vous demande. Il est accompagné de plusieurs officiers de justice. J'ignore quelle est leur mission.

SCENE VIII.

LES PRECEDENS, UN SECRETAIRE
DES ETATS, DEUX BODES.

LE SECRETAIRE.

Monsieur Tourville est-il ici ?

OU LES DEUX ÉMIGRÉS. 75

TOURVILLE.

C'est moi-même.

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur, nous sommes chargés de vous donner lecture de l'ordre que voici.

TOURVILLE.

Je suis prêt à vous entendre. Lisez, Monsieur.

LE SECRÉTAIRE. [*lit*]

» Leurs Hautes-Puissances les États-Généraux
» donnent ordre au Sr. Tourville de sortir du ter-
» ritoire de la République des Provinces-unies dans
» vingt-quatre heures, sous peine de punition arbi-
» traire en cas de désobéissance. »

TOURVILLE.

Puis-je connaître, Monsieur, les raisons d'un pareil ordre ?

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur, notre mission n'est pas de vous en instruire. [*Il remet l'ordre à Tourville*]

TOURVILLE.

Cela suffit, Monsieur; j'obéirai.

[*Le Secrétaire sort*]



SCENE IX.

LES PRECEDENS, *excepté le Secrétaire*
et sa suite.

TOURVILLE.

Mes enfans, cet évènement n'a rien d'affligeant. Le Gouvernement Hollandais, las de voir que ses agens ne peuvent me corrompre, ne garde plus de mesures.

SOPHIE.

Mon père, sont-ce-là les égards que l'on a pour le caractère dont vous êtes revêtu?

TOURVILLE.

Ma fille, je suis ici sans caractère reconnu. Mes nouvelles lettres de créance n'ont pas été acceptées. Je suis considéré comme étranger; on employe avec moi la même rigueur, dont on a déjà usé envers plusieurs français. Nous n'avons pas un moment à perdre, il faut se soumettre. Dupré, allez mettre nos papiers en ordre, et dites à Germain de tout disposer pour notre départ. (*Dupré sort*). Quant à vous, Verseuil, je n'ai rien à vous prescrire: vous êtes maître de vous-même.

VERSEUIL.

Puis-je balancer sur le parti que je dois prendre? Permettez moi d'accompagner vos pas: je rends grace au ciel de ce qu'il m'offre sitôt l'occasion de

OU LES DEUX E'MIGRÉS 77

réparer ma faute. Une loi, je le sais, fixe un délai, au delà duquel les biens de ceux qui ne seront pas rentrés en France, sont confisqués.... Eh! que m'importent toutes les fortunes du monde! Si ma patrie accueille mon repentir, je serai assez riche de son bonheur.

TOURVILLE.

Verseuil, le délai dont vous parlez, est expiré. Mais quelle sera la peine de ceux, dont le retour dans leur patrie n'aura pas attesté le repentir? Voilà sur quoi la Convention n'a point statué. Ce silence me laisse quelque espoir, je l'avoue : cependant je ne veux rien préjuger. Mon amitié, en suspens jusqu'à cette décision, l'attendra pour prononcer entre vous et moi.

VERSEUIL.

Je respecte vos scrupules : mais ne vous aurai-je revu, que pour me séparer au même moment de tout ce qui me reste de plus cher?

TOURVILLE.

Vous pouvez nous accompagner en France, je ne m'y oppose pas. Que votre première démarche soit aux pieds de nos augustes Représentans. Ne leur déguisez ni votre faiblesse, ni vos remords. Un aveu sincère peut seul vous mériter votre pardon.

SOPHIE.

Mon père, mon cœur ne doute pas du succès : Verseuil trouvera tous les cœurs disposés pour lui. Un bon fils ne peut pas être un mauvais citoyen.

TOURVILLE.

Je souhaite, ma fille, que mes craintes soient sans fondement. Verseuil, disposez vous promptement pour ce voyage; nous ne partirons pas sans vous.

VERSEUIL.

Tourville, je suivrai vos conseils. Puisse cet heureux pardon me rendre à mes devoirs et à tous les sentimens qui m'attachaient à vous!

SOPHIE.

Allez, Verseuil, rendez vous digne de l'amitié de mon père: Sophie ne sera pas insensible aux efforts que vous ferez pour la mériter.

VERSEUIL.

Je vole et reviens sur mes pas. (*il sort*)

TOURVILLE.

Ma fille, tu as aussi quelques préparatifs à faire; vas t'en occuper.

SOPHIE.

J'y vais... Ah! mon père, je commence à croire au bonheur. [*elle embrasse son père et rentre chez elle*]

SCENE X.

TOURVILLE seul.

Cet ordre de départ a détourné mon attention du paquet que j'ai reçu du Ministre. Voyons ce qu'il me mande. (*il ouvre le paquet et lit la lettre d'envoi.*)

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 79

» Je recommande à vos soins, Mr., un objet de la
» plus grande importance. Beaucoup d'émigrés depuis
» l'invasion du Brabant, rentrent en France à la
» faveur de passe-ports surpris à des Ministres
» résidens auprès des Gouvernemens étrangers. La
» Convention nationale ayant enfin statué sur leur
» sort, vous voudrez bien vous conformer aux me-
» sures qu'elle vient d'adopter.

» Vous trouverez ci-joint la loi qui condamne les
» émigrés qui rentreront en France, à la peine de
» mort. «

O Ciel ! (*Tourville est atterré par cette lecture ;
il tombe dans un fauteuil , abimé dans une dou-
leur presque stupide. Il revient à lui , jette encore
les yeux sur ce qu'il vient de lire et les détourne
avec horreur ; après un silence , il dit*) Arbitre des
destinées humaines , comme tu te joues des com-
binaisons de notre vaine prudence ! Un moment
plutôt, je conduisais mon ami à la mort ! Voilà
donc le pardon que je lui faisais espérer ! J'étais
prêt à lui pardonner moi-même ; un pressentiment
confus retenait l'expression de ma tendresse ; j'avais
à la main l'arrêt de sa proscription ! Mais je
m'allarme peut-être sans raison . . . la loi punira-t-elle
un délit où la volonté n'a point eu part ? Verseauil
ne peut-il pas justifier de la séduction puissante à
laquelle il a cédé ? . . . Vain espoir ! Quels témoins
déposeront en sa faveur ? Et quand il s'en trouverait,
dois-je, incertain du résultat, livrer mon ami à ses

juges?... Il exciterait en eux une pitié stérile, et l'inflexible loi ne le frapperait pas moins... Il va revenir, l'infortuné!... Quel accueil je lui prépare! Ma fille et lui se livrent à présent aux idées flatteuses du bonheur que leur réunion leur promettait.... de quels coups je vais les frapper!... Mais quelle est ma faiblesse! Où me conduira cette sensibilité? Est-ce dans les larmes que je répands sur eux, que je puiserai la fermeté dont j'ai besoin? En m'attendant sur un coupable, ne deviens-je pas son complice?... O ma patrie, j'entends ta voix sévère: celui pour qui mon faible cœur s'émeut encore, a rompu tous les liens qui l'attachaient à toi; il a violé le plus sacré des sermens..... je ne te livrerai pas sa tête; tu ne m'imposes pas cette obligation pénible..... mais je renonce à lui, il n'est plus mon ami: plus de rapport entre lui et moi: plus de partage entre mon cœur et ma conscience... pardonne, ô ma patrie, si j'ai pu balancer: mon devoir a repris tout son empire. (*il sort*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.





ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBAN, DUBOIS.

(Ils sortent du cabinet à gauche du théâtre).

ST.-ALBAN.

Je veux bien vous pardonner, Dubois, la petite équipée de ce matin; mais que cela ne vous arrive plus.

DUBOIS.

Je ne pouvais pas prévoir que monsieur Tourville m'ordonnerait de l'accompagner; cela ne lui était jamais arrivé.

ST.-ALBAN.

C'était à vous à trouver un prétexte pour vous en dispenser. N'en parlons plus.... Votre maître a-t-il reçu son congé des Etats?

DUBOIS.

Oui, monsieur, il part demain à midi.

ST.-ALBAN.

Bon. Le grand Pensionnaire m'a tenu parole.

DUBOIS.

Comment ! Auriez vous part à son renvoi ?

ST.-ALBAN.

Peut-être... Verseuil est venu ici ?

DUBOIS.

Oui, monsieur ; je le crois rentré en grace.

ST.-ALBAN.

Je n'en suis pas étonné. Mademoiselle Tourville lui a sans doute servi d'avocat.

DUBOIS.

On dit qu'il sera du voyage.

ST.-ALBAN.

Cela n'est pas sûr. A l'heure où je parle il a affaire à quatre braves qui, s'ils me servent bien, pourront mettre obstacle à son départ.

DUBOIS. (*Après avoir écouté St.-Alban d'un air surpris*).

Monsieur, me permettez vous de vous parler franchement ?

ST.-ALBAN.

Volontiers.

DUBOIS.

Je vous avouerai que vos discours me paraissent aussi obscurs que votre conduite.

ST.-ALBAN.

Que ma conduite ! Qu'y trouvez-vous donc à dire ?

OU LES DEUX ÉMIGRÉS. 83

DUBOIS.

Comment! vous faites congédier monsieur Tourville! vous renoncez donc à vos prétentions sur sa fille?

ST.-ALBAN.

Non, monsieur Dubois, pas plus que vous à celles que vous avez sur Julie.

DUBOIS.

Ma foi, monsieur, quand vous voudriez vous débarrasser de mademoiselle Sophie, il me semble que vous ne vous y prendriez pas mieux.

ST.-ALBAN.

Pauvre esprit! Attendez donc pour juger mon plan, que l'ensemble vous soit connu.... Soyez tranquille, Dubois. Vous serez maître de Julie: de plus ces cent pistoles et une place de confiance auprès de moi, seront le prix de votre discrétion.

DUBOIS.

Que faut-il faire pour les mériter?

ST.-ALBAN.

Tout voir, et ne rien dire.

DUBOIS.

Cet argent ne sera pas difficile à gagner.

ST.-ALBAN.

Peut-être: mais comme je vous connais une tête assez faible, vous me permettrez de ne vous le remettre qu'au moment de l'exécution,

DUBOIS.

Mais encore faudrait-il vous hâter; sans quoi, mademoiselle Sophie pourrait vous échapper.

ST.-ALBAN.

Patience, monsieur Dubois: le jour baisse: quand la nuit sera tout-à-fait close, des hommes intelligens doivent se rendre ici, et alors dites que je suis un mal-adroit, si je ne vous fais voir de belles choses.

DUBOIS.

On vient, rentrez vite.

ST.-ALBAN.

Je ne sors plus de là. Vous, ne vous éloignez pas. (*il rentre*).

SCENE II.

JULIE, DUBOIS.

[*Julie sort la première avec deux bougies qu'elle pose sur la table, et qui y restent jusqu'à la fin de la pièce*].

DUBOIS.

Les paquets de mademoiselle sont-ils prêts?

JULIE. [*sèchement*].

Oui, vous pouvez les prendre.

DUBOIS.

Et les vôtres, ma charmante?

JULIE.

Et les miens aussi.

DUBOIS.

[*A part*]. Quel ton sévère !... Mais patience,
[*il sort*].

SCENE III.

SOPHIE, JULIE.

JULIE.

Comme un moment vous a changée, mademoiselle !
Ce matin vous étiez dans les larmes : à présent vous
avez peine à modérer la joye que cet heureux départ
vous inspire.

SOPHIE.

Je ne le cache pas, ma chère Julie : le retour de
Verseuil fidèle, l'espoir de sa réconciliation avec
mon père, notre rentrée en France ; avec tant
de motifs de consolation qui pourrait altérer
mon bonheur ? Je m'y livre avec d'autant moins de
réserve, que Verseuil et moi nous allons bientôt
nous voir loin de St.-Alban.

JULIE.

Que pouvez-vous en redouter ?

SOPHIE.

Je ne sais : mais la présence et le voisinage de cet
homme m'ont toujours été funestes. Si la noirceur

de son procédé m'a indignée ce matin, ses adieux menaçans ont laissé dans mon cœur un effroi dont je ne suis pas encore guérie.

JULIE.

Vous aimez à vous chagrinier, mademoiselle : quand tout vous rit, quand la cause des peines réelles que vous avez éprouvées, n'existe plus, pourquoi vous en créer d'imaginaires ?

SOPHIE.

Pardonne : mon bonheur est venu si rapidement que j'ai peine à m'y accoutumer.

JULIE.

Tous ces souvenirs douloureux auront bientôt fait place à la perspective heureuse qui s'offre à vous. Je suis sûre qu'arrivée à Paris, un prompt hymen.....

SOPHIE.

Je ne réponds pas de mon cœur, ma chère Julie. J'avoue que j'entrevois avec quelque impatience le moment heureux, où le titre d'épouse me donnera plus de droits à la confiance de Verseuil. Il est faible, il a besoin d'un guide : il s'écartera moins de ses devoirs, quand l'amour et l'amitié pourront les lui rappeler.

JULIE.

Le voici.



SCÈNE IV.

JULIE, SOPHIE, VERSEUIL.

SOPHIE.

Vous n'avez pas perdu de tems , Verseuil , je vous
sais gré de votre exactitude.

VERSEUIL. [*d'un air inquiet.*]

Avez vous vu monsieur votre père , Sophie ? Con-
naissiez vous la cause de la tristesse où je viens de
le trouver plongé ?

SOPHIE.

Je ne l'ai pas vu depuis votre départ.

VERSEUIL.

Je revenais , Sophie ; l'esprit occupé de mon bon-
heur , je vais au cabinet de votre père. Je l'aperçois
dans l'attitude d'un homme affligé. Ses yeux étaient
rouges ; il avait à la main un papier mouillé de ses
pleurs. Curieux de connaître la cause de sa douleur ,
je m'approche Il me repousse avec dureté.
Allez , me dit-il d'un air farouche , allez joindre ma
fille ; vous serez bientôt informé de mes volontés.
J'obéis à un ordre si peu attendu. Je sortais à
peine de son cabinet , que je l'entends s'écrier :
Infortuné Verseuil , malheureuse Sophie ! Des soupirs
et des larmes succèdent à ces paroles.

SOPHIE.

Vous m'étonnez , Verseuil : plus j'y réfléchis ,
moins je reconnais mon père à cette conduite.

(après avoir réfléchi). St.-Alban ne serait-il pas l'auteur de ce changement ? Vous vous rappelez , Verseuil , les horreurs qu'il imagina à Paris , pour rompre notre union et qui lui réussirent si bien. Ce scélérat nous poursuivrait-il encore ?

VERSEUIL.

Je crains , Sophie , que vos soupçons ne soient trop fondés. Je ne vous cacherai pas que je viens d'échapper à un piège nouveau qu'il m'avait tendu.

SOPHIE.

Comment donc ?

VERSEUIL.

En vous quittant , Sophie , j'avais trouvé chez moi un billet de St.-Alban. Il m'instruisait de ses prétentions sur votre cœur , et me sommait impérieusement d'y renoncer moi-même , ou de terminer notre différend par les armes. Il m'indiquait pour rendez-vous une allée écartée du bois qui est ici-près. Je ne balançai point : je priai un ami de me servir de second , et nous nous rendîmes au lieu désigné. Nous étions près d'y arriver , quand quatre inconnus ont fondu sur nous l'épée à la main. Nous n'eumes que le tems de nous mettre en défense. Cependant nous parvinmes à en blesser deux. Alors les autres ont pris la fuite. Les deux blessés nous ont avoué qu'ils avaient été apostés par St.-Alban.

SOPHIE.

Vous voyez , Verseuil , si mes idées sur ce monstre étaient fausses. Il veut sans doute encore traverser

OU LES DEUX E'MIGRES 89

notre bonheur. Venez, allons trouver mon père et qu'une prompte explication le tire sur le champ de son erreur.

S C E N E V.

JULIE, SOPHIE, TOURVILLE,
VERSEUIL.

(*Tourville est en habit de voyage ; il a l'air profondément affligé, le regard sombre : le son de sa voix se ressent de sa situation.*)

TOURVILLE.

(*A part.*) O ciel ! Inspire moi le courage dont j'ai besoin.

VERSEUIL.

Tourville, me tiendrez-vous plus longtems dans l'incertitude ? Ne m'expliquerez vous pas pourquoi votre ami et Sophie sont le sujet de vos soupirs et de vos larmes ?

TOURVILLE.

(*D'un air sombre.*) Verseuil, il faut nous séparer.

VERSEUIL.

Nous séparer ? Grand Dieu !

SOPHIE.

[*d'un air qui annonce qu'elle est tranquille.*]

Mon père, je connais la cause de votre changement à l'égard de Verseuil.

G

TOURVILLE.

(*très-surpris*). Tu la connais! (*à part*). Et elle est si tranquille!

SOPHIE.

Du moins je la soupçonne. Méfiez-vous, mon père, des monstres à qui Verseuil fait ombrage. Ils le verraient mort.....

TOURVILLE.

[*avec effroi*]. Ah! Dieu!

SOPHIE.

Que son trépas ne ferait que servir leurs infâmes projets.

TOURVILLE.

(*à part*.) Que veut-elle dire?

SOPHIE.

Oui, mon père. Instruisez nous de vos nouveaux griefs contre Verseuil; et son innocence, j'en suis sûre, confondra ses ennemis, ses lâches calomniateurs.

TOURVILLE.

(*à part*). Je ne la comprends pas, et sa sécurité me perce l'ame.

SOPHIE.

A moins, Verseuil, que votre cœur n'ait à se faire des reproches réels et que j'ignore.

VERSEUIL.

Sophie, pouvez vous douter de ma sincérité? Respectable Tourville, je vous ai fait l'aveu de mes forfaits; me punisse le ciel, si mon cœur s'en reproche aucun autre!

OU LES DEUX E'MIGRE'S 91

TOURVILLE.

(*d'un air sombre*). C'est bien assez de ceux-là.

SOPHIE.

Vous commencez à m'effrayer, mon père.

TOURVILLE.

(*à part*). C'est trop prolonger mon tourment et leur incertitude. (*haut, d'une voix entre-coupée*). Ver-seuil,..... un décret..... de la Convention vous condamne..... Je ne puis achever.

VERSEUIL.

Me condamne?...

SOPHIE.

O ciel!

TOURVILLE.

(*voulant prévenir leurs questions.*) Vous ne pouvez rentrer en France.

VERSEUIL.

Je suis banni!.....

SOPHIE.

Ah! Grand Dieu!

TOURVILLE.

[*de même.*] Vous ne pouvez rentrer en France... Ver-seuil, mon cœur souffre de la séparation qui nous est imposée : n'oubliez pas l'obéissance que vous devez aux lois de votre patrie. Que la première preuve de la sincérité de votre repentir soit une soumission aveugle à celle même qui vous condamne.

VERSEUIL (*sortant de son accablement.*)

Anéanti sous le coup affreux dont vous venez de me frapper, j'ose à peine soulever ma tête humiliée. Quel changement, ô Dieu !... Sophie, osez-vous encore me regarder sous le fardeau d'ignominie dont je suis chargé ? Soumettez-vous ainsi que moi à la destinée affreuse qui me poursuit : oubliez un infortuné.

SOPHIE.

Non, Verseuil, je ne renonce point à vous : la loi qui vous proscriit n'a pas effacé de mon cœur l'impression profonde que votre repentir y a faite. Je vous vois toujours digne de moi. Mais, n'est-il aucun espoir ? Sous le régime bienfaisant de nos lois la vertu faible et repentante ne pourra-t-elle pas obtenir grace ? Que tardons nous, mon père ? Partons sur le champ pour la France ; votre crédit et vos services donneront plus de force à nos voix suppliantes.

TOURVILLE.

Ma fille, quand la loi règne seule, le Magistrat ne voit qu'elle, et le mot de grace est inconnu.

SOPHIE.

Quoi ! mon père, vous abandonnerez votre malheureux ami ! Permettez lui de vous accompagner. Le caractère dont vous êtes revêtu prévientra les soupçons : en le disant attaché à vos fonctions, qu'elle recherche peut-il avoir à craindre ?

TOURVILLE.

Qu'osez-vous me proposer ? Après les sermens que

OU LES DEUX F' MIGRE'S. 93

j'ai faits, je soustrairais un coupable à la juste sévérité de la loi?..... Jamais.

SOPHIE.

Je l'avouerai, mon père : tant de fermeté m'étonne. Pensez vous qu'il me soit facile d'oublier Verseuil?... Non : cet effort est au-dessus de moi..... Mon père, j'embrasse vos genoux. Voyez mes larmes, voyez la douleur de votre Sophie. Ne me forcez pas à me plaindre de votre sévérité, à oublier peut-être le respect que je dois à mon père.

TOURVILLE (*la relevant*).

Je ne crains pas cela de Sophie : si elle rend justice à ma tendresse, elle se persuadera que je n'ai pas pris un parti si violent sans les raisons les plus fortes ; elle sentira combien il m'en coûte de porter le désespoir dans l'ame de ma fille et de mon ami.

SOPHIE.

Eh ! bien, s'il est vrai que ma douleur vous touche, rendez donc Verseuil à mon amour.

TOURVILLE.

Je ne le puis.

VERSEUIL.

C'est assez, monsieur. Je ne vous exposerai point à trahir ces sermens, auxquels vous tenez si religieusement. Je retournerai seul en France. Que dis-je ? J'y devance vos pas. J'y trouverai des ames sensibles ; la sainte humanité n'est pas bannie de tous les cœurs :

Je paraîtrai devant mes juges : j'évoquerai l'ombre de mon père : on verra ce vieillard respectable prêt à expirer sous la faux des assassins ; on saura que mon respect pour lui , son danger , le serment qu'il m'arracha dans ce moment funeste , furent la cause de mes infortunes ; et j'obtiendrai facilement sans-doute , une grace que je ne veux plus devoir à votre froide et scrupuleuse amitié.

(Ici on apperçoit St.-Alban qui entr'ouvre la porte du cabinet où il est , et qui prête l'oreille.)

TOURVILLE.

Injuste et malheureux Verseuil ! Tu accuses mon amitié !... Vois donc à quel prix tu peux retourner en France Tiens , lis.

[Il lui remet la Loi contre les émigrés.]

VERSEUIL.

[Après avoir lu.] Oh ! dieu !

SOPHIE. *[effrayée.]*

Quel est ce papier ?

VERSEUIL. *[avec un cri.]*

Je suis condamné à la mort.

SOPHIE. *[tombe dans les bras de Julie.]*

A la mort !

[St.-Alban se retire d'un air satisfait]

TOURVILLE.

Verseuil , ménagez la sensibilité de ma fille , oubliez

OU LES DEUX E'MIGRE'S 95

une famille où votre présence jette le trouble et le désespoir.

SOPHIE. (*revenant à elle.*)

Qu'ai-je entendu!... Voilà donc l'horrible mystère qui couvrait notre destinée!... Et vous voulez, mon père, que je ne murmure pas contre un arrêt si cruel! [*d'un air égaré, à son père.*] Quel est le crime de Verseuil? Vous qui prenez parti contre lui, répondez.... il a obéi aux cris de la nature, il a sauvé les jours de son père, et l'échaffaud attend déjà sa tête!.... Tant de barbarie justifie mon désespoir: [*avec la plus grande passion, allant à Verseuil.*] Le voilà cet époux que vous m'avez donné, mon père: aucune puissance humaine ne peut briser des nœuds si sacrés. Je m'attache à ses destinées malheureuses, et rien que la mort ne pourra plus nous séparer.

TOURVILLE.

Il manquait à mes malheurs la honte d'avoir une fille coupable.

SOPHIE. [*en pleurs.*]

Moi, votre fille! Etes vous mon père, quand vous me déchirez le cœur, quand vous devenez le bourreau de mon époux?

TOURVILLE.

Enfant dénaturé!

SOPHIE.

Ah! Qu'ai-je dit? Pardon, mon père, pardon...
(*Elle se jette dans les bras de son père, et s'y évanouit par degrés.*)

TOURVILLE (*la serrant contre son cœur.*)

Chère et cruelle Sophie ! Tu ne désespères pas encore de ma bonté !... O ciel ! Elle est sans connaissance..... Qui me délivrera de l'horreur qui m'environne ?... Julie, emmenez ma fille, secourez la.

SOPHIE. (*pendant que son père et Julie la conduisent chez elle.*)

Laissez moi.... laissez moi mourir.

SCENE VI.

TOURVILLE, VERSEUIL:

VERSEUIL. [*voulant suivre Sophie.*]

Ah ! Dieu ! Elle expire de douleur.

TOURVILLE (*l'arrêtant*).

Malheureux ! Qu'allez-vous faire ? Quittez ces lieux ; mettez fin au supplice que vous me causez.... Verseuil, l'absence de ma fille me permet de te laisser voir toute ma faiblesse. Mon cœur est déchiré : Mais que dois-je faire ? C'est ton amitié que j'implore, c'est d'elle que j'attends une résolution dont la nécessité te fait une loi.

VERSEUIL.

Je céderai, Tourville, à votre juste douleur : je suis las de répandre sur votre amitié l'horreur que je traîne après moi : mais, Tourville, accordez-moi

OU LES DEUX E'MIGRE'S 97

une dernière grace. Avant votre départ, avant que j'aie cherché un trépas moins honteux que celui auquel je suis condamné, qu'il me soit du moins permis de dire à Sophie un dernier adieu.

VERSEUIL.

Vous savez, Verseuil, si ma fille est en état de vous voir. Voulez vous renouveler ses douleurs et les miennes? Retirez vous.

VERSEUIL.

Je vais m'éloigner: mais permettez moi de revenir. Dites, Tourville, me le permettez vous?

TOURVILLE [*avec embarras*]

Si ma fille est mieux.....j'y consens... Verseuil, embrassez votre ami.

VERSEUIL.

Pourquoi ces adieux?.... Ne reviendrai-je pas?

TOURVILLE (*ne répond rien. Il veut parler, il se retient, il finit par serrer Verseuil dans ses bras.*)

VERSEUIL.

Ah! Tourville! Que ne suis-je expiré au moment où je vous ai revu! Je me croyais encore digne de mon pardon. [*il sort.*]

SCENE VII.

VERSEUIL. [*seul*]

Il m'en coûte d'abuser ce malheureux; mais cette crise sera la dernière. Il vaut mieux prévenir son

retour. Ne nous préparons pas un attendrissement qui ne ferait que prolonger mes peines. Holà, quelqu'un! (*Dubois entre*) Que l'on hâte les préparatifs du départ. Dès que tout sera prêt, nous partirons. [*il sort*]

SCENE VIII.

DUBOIS, ST.-ALBAN, 4 HOMMES (dont
l'un a une lanterne sourde)

DUBOIS [*ouvrant la porte à ST.-ALBAN
qui entre avec précaution*]

Savez-vous ce qui se passe?

SAINT-ALBAN.

J'ai tout entendu.

DUBOIS.

Monsieur Verseuil est revenu.

ST.-ALBAN.

Je le sais. Il a échappé, mais ses affaires n'en sont pas meilleures. Les découvertes étranges que j'ai faites en écoutant, m'ont fourni un moyen sûr pour détourner de moi les soupçons et les faire retomber sur lui. Ce billet que je viens d'écrire, remplira mes vues. [*à un des hommes*] Dès que tout sera fini, vous irez remettre cela au portier de cet hôtel pour monsieur Tourville: vous ne répondrez point aux questions que l'on vous fera, et vous

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 99

vous échapperez promptement. [*aux 4 hommes*]
Allons , le moment est favorable , entrez là-dedans ,
(*il montre la porte de l'appartement de Sophie ,*)
et sur votre tête , qu'aucun de vous ne s'écarte des
instructions que je vous ai données.

(*les 4 hommes entrent chez Sophie*)

SCENE IX.

ST.-ALBAN, DUBOIS.

ST. - ALBAN.

Eh! bien , Monsieur Dubois, concevez-vous quelque
chose à mon plan ?

DUBOIS.

Oui , Monsieur , je comprends qu'il est question
d'enlèvement.

ST. - ALBAN.

Voyez-vous à présent pourquoi j'ai fait congédier
monsieur l'ambassadeur ?

DUBOIS.

Oui , monsieur , je conçois qu'obligé de se sou-
mettre à l'ordre qu'il a reçu de partir , il ne pourra
entreprendre aucune poursuite contre vous.

ST. - ALBAN.

C'est cela même. Vous commencez à vous former,
je vois que je ferai quelque chose de vous.

DUBOIS.

Mais Julie....

ST.-ALBAN.

Julie sera de la partie. Il serait cruel de la séparer de sa chère maîtresse..... comment va le courage, Monsieur Dubois?

DUBOIS.

Ma foi, Monsieur, je crains,...

ST.-ALBAN. [*d'un ton dur*]

Vous craignez! Que je n'entende plus ce mot-là, s'il vous plaît..... Au reste voilà qui vous donnera du cœur. [*il lui montre sa bourse*]... Silence, .. [*il va écouter à la porte de Sophie*] J'entends des voix étouffées

DUBOIS. [*répète d'un ton effrayé*]

Etouffées!

ST.-ALBAN [*regarde Dubois d'un air dur; Dubois prend un air de fermeté*]

ST.-ALBAN. (*prête toujours l'oreille*)

On se débat....

DUBOIS. (*effrayé*)

Ah! Mon Dieu!

ST.-ALBAN (*lance encore un regard à Dubois*)

Qu'est-ce que j'entends?.....

[*Dubois reprend son air de fermeté. St.-Alban montre la bourse et la tient suspendue, tout en écoutant. Dubois, à cette vue, prend un air riant et s'approche peu-à-peu de St.-Alban*]

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 101

ST. - ALBAN.

J'entends le bruit d'une voiture elle s'éloigne,
(avec joye) Sophie est à moi.

DUBOIS. [*prenant la bourse*]

Et à moi la bourse.

ST. - ALBAN.

Je le veux bien je vais joindre la voiture
qui doit m'attendre au prochain détour. Vous, restez
ici, de peur que votre évasion ne fasse naître des
soupçons. Dans une heure d'ici, je vous ferai dire
où vous pourrez rejoindre Julie.

(*Il va pour sortir par la porte à sa gauche*)

DUBOIS. (*lui barre le passage*)

Non, Monsieur, je veux savoir où elle est, ou
je ne vous quitte pas.

ST. ALBAN. [*avançant toujours*]

On vient Malheureux

DUBOIS.

N'importe! Quand il irait de ma vie . . .

[*Tourville ouvre la porte du fond.*]

ST. - ALBAN [*furieux.*]

Malédiction sur le lâche qui me fait découvrir!
(*A Dubois.*) Ne perdez pas la tête.



SCENE X.

DUPRÉ, TOURVILLE, ST.-ALBAN, DUBOIS.

TOURVILLE (*à Dupré*).

Je vais voir ma fille ; son état m'inquiète.

ST.-ALBAN [*vivement à Dubois.*]

Où est-il ? Il faut que je lui parle.

DUBOIS [*déconcerté.*][*A part*]. Que veut-il dire ?

TOURVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

ST.-ALBAN (*d'un air très empressé
à Tourville*)Je cherche monsieur Tourville. Ce valet soutient
qu'il n'est pas ici. Serait-ce vous, Monsieur ?

TOURVILLE.

Moi-même. Que me voulez-vous ?

ST.-ALBAN. [*cherchant ce qu'il va dire*].

Monsieur.... une affaire de la dernière importance m'amène auprès de vous.... avant de vous l'expliquer, je dois me faire connaître.... je suis émigré, Monsieur : mais entre gens d'honneur la diversité d'opinions ne doit pas exclure les procédés.

TOURVILLE.

Que voulez-vous de moi ?

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 103

ST.-ALBAN.

Vous rendre un bon office.

TOURVILLE.

En quoi, Monsieur? (à Dubois *qui écoute et ouvre de grands yeux*) Que faites vous là, Dubois? Est-ce que vous ne songez pas au départ?

[ST.-ALBAN fait signe à Dubois de se retirer.]

DUBOIS. *interdit.*

Pardonnez-moi, .. Monsieur; ... tout est prêt. (*à part en s'en allant*) et je pars, c'est le plus court parti.

SCENE XI.

DUPRÉ, TOURVILLE, ST.-ALBAN.

ST.-ALBAN.

Pardonnez, Monsieur, si je vous retiens. Je connais l'état douloureux où se trouve mademoiselle votre fille et le chagrin que tout cela vous cause.

TOURVILLE.

Abrégeons, Monsieur; de quoi s'agit-il?

ST.-ALBAN.

Je viens de rencontrer monsieur Verseuil, notre ami commun. Il vous quittait. Il m'a fait part du contretems malheureux qui s'oppose à sa réunion avec vous. Je ne vous cache pas que dans la douleur où cet événement l'a plongé; il lui est échappé

quelques mots qui m'ont fait craindre qu'il ne se portât à quelque extrémité.

TOURVILLE.

A quoi donc, Monsieur ?

ST.-ALBAN.

Mais..... à un enlèvement.

TOURVILLE.

Vous vous trompez sûrement, monsieur : Verseuil n'est pas capable d'une pareille horreur.

ST.-ALBAN.

Je le souhaite : je me flatte au moins que vous ne me saurez pas mauvais gré de l'avis que je vous donne.

TOURVILLE.

Non, monsieur. D'ailleurs les mesures que je vais prendre lui en feraient perdre l'envie, si tel était son projet.

ST.-ALBAN.

Vous ferez très bien, Monsieur ; les précautions ne sont jamais inutiles. De mon côté, je vais faire tout ce qui dépendra de moi, pour calmer le désespoir de mon ami. Adieu, Monsieur.

TOURVILLE.

Je vous salue.



SCENE XII.

DUPRE', TOURVILLE.

TOURVILLE.

Y conçoit-on quelque chose ? Croirai-je que Verseuil ?..... Il paraissait si résigné à son malheur !..... Mais si cela n'était pas, d'où cet homme aurait-il été instruit ?... Quoiqu'il en soit, un prompt départ est le plus court parti. Si ma fille est mieux, nous ne songerons plus qu'à monter en voiture. Je vais la voir ; attendez moi ici, mon cher Dupré. *(il entre chez sa fille)*

SCENE XIII.

DUPRE', LE PORTIER.

DUPRE'. *[au portier]*

Que voulez vous ?

LE PORTIER.

Je croyais trouver monsieur ici.

DUPRE'.

Il vient d'entrer chez sa fille.

LE PORTIER.

[Voici un billet qu'un inconnu vient d'apporter]

DUPRE',

De quelle part ?

H

LE PORTIER.

Je le lui ai demandé, mais il n'a pas voulu me le dire et il s'est échappé.

DUPRÉ.

Je le remettrai. (*le portier sort*) Quel est donc ce mystère?

SCENE XIV.

TOURVILLE, DUPRÉ.

TOURVILLE [*sortant de chez sa fille*]

Ah! Dieu! Ma fille n'est plus chez elle.

DUPRÉ.

Que dites-vous, Monsieur?

TOURVILLE (*se jettant dans un fauteuil.*)

Elle et sa femme de chambre ont disparu..... leurs fenêtres étaient ouvertes..... Mon cher Dupré, ayez pitié de mon état.... Tant de malheurs m'accablent à la fois, que ma raison y succombe. Partez, mon ami, agissez pour moi, prenez toutes les mesures que votre amitié vous suggérera.

DUPRÉ.

Vous pouvez, monsieur, tout attendre de mon zèle..... Voici un billet qu'un inconnu a remis pour vous au portier. Vous en tirerez peut-être quelque lumière,

TOURVILLE.

Partez, mon ami. [*Dupré sort.*]

SCENE XV.

TOURVILLE. [*seul*]

Qui peut m'écrire en ce moment? [*il lit*]

» Un inconnu qui s'intéresse à vous, Monsieur,
 » vous donne avis que Monsieur Verseuil, désespéré
 » de se voir obligé de renoncer à votre fille, a formé
 » le dessein de l'enlever. Vous n'avez pas un moment
 » à perdre.»

Il n'y a pas une demie heure qu'il était
 ici. Peut-il avoir en si peu de tems conçu et exécuté
 ce projet détestable?..... Quel est celui qui me
 donne cet avis?.... Pourquoi ne pas se nommer?...
 Cela ne peut pas être.

SCENE XVI.

TOURVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Mon cher maître, je viens d'apprendre le malheur
 qui vous est arrivé. Si j'avais été instruit plustôt,
 j'aurais pû l'empêcher.

TOURVILLE.

Comment?

GERMAIN.

Je viens de rentrer: à quelque distance de l'hôtel
 j'ai rencontré une voiture escortée par plusieurs
 hommes à cheval. Monsieur Verseuil était du nom-
 bre. Il pressait même le cocher de faire diligence.

TOURVILLE.

Verseuil!.... Et le connais-tu?

GERMAIN.

Oui, Monsieur. N'est-ce pas cet officier Français qui devait épouser mademoiselle, lorsqu'elle était au couvent, et que vous ne vouliez plus revoir?

TOURVILLE.

Où l'as-tu vu?

GERMAIN.

Ici, aujourd'hui, pour la première fois.

TOURVILLE. (*accablé*)

Je n'en puis plus douter.... Et pas un cri dans la voiture, pas un signe de résistance?

GERMAIN.

Non, monsieur, tout était fermé.

TOURVILLE.

C'est assez, mon ami.... vas, cours; tâche de joindre la voiture, ou de découvrir le chemin qu'elle a pris. Si tu vois Monsieur Dupré, concerte-toi avec lui sur la conduite que tu as à tenir.

[*Germain sort*]

SCENE XVII.

TOURVILLE, seul.

Quel espoir peut-il me rester?.... Seul, dans un pays inconnu, où je n'ai nul ami, nulle habitude...

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 109

détesté des Magistrats et du Gouvernement pour mes principes, qu'obtiendrais-je en invoquant le secours des loix?... Les barbares riraient de ma douleur.... le spectacle de mes tourmens réjouirait leur stupide insensibilité!.... Et je voulais partir dans une heure! Si mes recherches sont vaines, il faut que je parte demain sans ma fille, ou que je meure de désespoir sur une terre dont je suis proscrit!.... O Dieu! Combien tu me punis de ma faiblesse pour un scélérat! [*il est abymé dans ses réflexions*]

SCENE XVIII.

TOURVILLE, VERSEUIL.

VERSEUIL.

Je viens, Tourville, réclamer la promesse que vous m'avez faite; je viens dire à Sophie un dernier adieu.

TOURVILLE.

(*Sans le voir*) J'ai cru entendre sa voix. [*il l'apperçoit*] C'est lui!... [*il se lève*] Monstre, qui t'amène ici? y viens-tu jouir du désespoir où tes forfaits m'ont réduit?

VERSEUIL.

Quel est donc ce transport? La vie de votre fille serait-elle en danger?

TOURVILLE.

Lâche! Ta fausse tranquillité n'en imposera plus à ma faiblesse; j'ai des indices certains de ton crime.

VERSEUIL.

De quel crime parlez vous?

TOURVILLE.

Oseras-tu démentir le témoignage de mon domestique? Il t'a vu escorter la voiture où ma fille était avec ses ravisseurs.

VERSEUIL.

Ses ravisseurs!... Sophie est enlevée! Ah! Dieu! Je vole à leur poursuite.

TOURVILLE (*l'arrêtant*)

Tu ne sortiras pas..... Monstre! [*il le prend au collet et dit avec violence*] Rends moi ma fille, rends moi ma fille.... Mais c'est souffrir trop longtemps; il faut abréger ce supplice, en voici le moyen. (*il tire deux pistolets de sa poche et en présente un à Verseuil*) Prends cette arme, prends, et que l'un de nous deux périsse, avant que tu puisses consommer ton crime.

VERSEUIL. (*tranquillement.*)

Tourville, je ne crains pas la mort; elle seule peut mettre fin aux tourmens que j'endure... Mais ma vie peut être utile à votre fille; ne me l'arrachez pas encore; ne vous préparez pas le reproche d'avoir été le bourreau d'un ami innocent. Une loi sévère me condamne à l'opprobre: mais mon cœur n'est pas dégradé; il est incapable du forfait que

OU LES DEUX E'MIGRE'S III

vous me supposez. (*vôte*). Je ne perdrai pas à me justifier, un tems que je puis employer plus utilement à la recherche de votre fille. Osez encore vous fier à ma bonne foi et à mes sermens; laissez moi libre; et si avant le retour du jour, je ne vous ramène pas Sophie, je vous promets de vous apporter ma tête.

TOURVILLE.

Tout dépose contre son crime et le langage de l'innocence est encore dans sa bouche!... Je ne sais plus que croire; un chaos horrible régne dans mon ame, et de tous côtés je ne vois que l'abyme du malheur!..... Et Germain n'est pas ici pour le confondre! Lis ce billet. [*il lui donne le billet de St.-Alban*] Démentiras-tu cet autre témoignage?

VERSEUIL. (*après avoir lu*)

O Ciel!.... Tourville, je connais la main qui l'a tracé; c'est celle de mon plus cruel ennemi... Je n'écoute plus rien; je braverai tout pour vous servir malgré vous-même.... Ou donnez moi la mort, ou laissez moi sauver l'honneur et les jours de Sophie.

TOURVILLE [*avec la plus grande impatience*]

Oh Dieu! Quel état est le mien!.... Eh! bien, ma fille l'emporte; sois libre, laisse moi seul à ma douleur. Si tu me trompes, la justice du ciel que j'implore, ne laissera pas tes forfaits impunis. (*il sort*)

VERSEUIL, seul.

Ciel, qui connais le fond de mon cœur, tu sais
si j'ai mérité ses soupçons..... Guide mes pas
vers sa fille; que je la retrouve! Pour prix d'un si
grand bienfait, je t'abandonne volontiers mes jours.
Fais que mon ami détrompé rende enfin justice à
son malheureux ami. (*il sort*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOURVILLE. seul.

Il est près de minuit..... chaque instant qui s'écoule, voit mes espérances s'éteindre et mon tourment s'accroître. Je cherche à dissiper ma douleur et mon inquiétude; j'erre d'appartement en appartement..... Partout je vois l'image de l'infortunée que j'ai perdue.... J'entends une voiture... Elle s'arrête.... On vient..... O Ciel! aurais-tu pitié de mes peines?

SCÈNE II.

TOURVILLE, LE PORTIER.

LE PORTIER,

Monsieur, un Hollandais demande à vous parler.

TOURVILLE.

A l'heure qu'il est! Vous ne savez pas ce qui l'amène?

LE PORTIER.

Il dit qu'il vient de la part du Grand Pensionnaire, et qu'il a des choses de la dernière importance à vous communiquer relativement à l'enlèvement de Mademoiselle.

TOURVILLE.

Qu'il entre. (*le Portier sort*) Aurais-je mal jugé des ennemis de mon pays? Seraient-ils sensibles à mes malheurs?

SCENE III.

TOURVILLE, LE GRAND-PENSIONNAIRE.

TOURVILLE.

Que vois-je? Monsieur le Grand-Pensionnaire lui-même!

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

Oubliez ce titre sous lequel vous m'avez connu : je ne suis ici qu'un particulier : je viens offrir à l'homme malheureux les secours que l'humanité réclame.

TOURVILLE [*fait signe au Portier de donner un siège, et s'assied. Le Portier sort*].

Monsieur, tant de générosité me confond : mais qui a pu vous instruire de mon malheur?

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

Votre Secrétaire s'est présenté chez moi. Il m'a fait part de l'enlèvement de Mademoiselle votre

OU LES DEUX E'MIGRE'S 115

filles. Dans ce moment j'avais la tête occupée ; il s'est retiré , peu satisfait peut-être de mon accueil. Mais depuis j'ai fait de nouvelles réflexions , et j'ai entrevu avec plaisir que je pouvais encore vous être utile.

TOURVILLE.

Comment vous exprimer ma reconnaissance ? Si j'ai peu à me louer du succès de ma mission dans ce pays , du moins j'emporterai la consolation d'y avoir trouvé des âmes sensibles.

LE GRAND - PENSIONNAIRE,

Vous rendez justice à mes sentimens. Mais votre situation ne permet pas de longs discours ; je viens au fait. Si vous vous soumettez au congé que vous avez reçu , vous n'aurez pas le tems nécessaire pour les démarches auxquelles l'enlèvement de votre fille vous oblige. Les voyes ordinaires de la justice sont lentes en ce pays : il faudra donc que vous renonciez à la retrouver avant le terme fixé pour votre départ. Quoique le rang que j'occupe ne me donne aucun pouvoir sur ce qui regarde la police intérieure , je peux cependant beaucoup sur les autorités qui en sont chargées. Mes sollicitations auprès d'elles seront des ordres qu'on exécutera sans délai. Je me fais fort de découvrir avant deux heures la retraite où les ravisseurs de votre fille l'ont conduite : elle vous sera rendue.

TOURVILLE.

Je la reverrais ! Ah ! Monsieur , qui a pu vous inspirer un dessein si généreux ?

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

Cet heureux évènement sera plus votre ouvrage que le mien ; il dépend absolument de vous.

TOURVILLE.

De moi !

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

De vous-même.

TOURVILLE.

Que ne donnerais-je pas ? Ma fortune, ma vie me sont moins précieuses que ma Sophie.

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

On n'exige pas de vous un si grand sacrifice :

TOURVILLE.

Comment puis-je donc payer un pareil bienfait ?

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

En souscrivant au plan qui vous a été proposé chez moi par le ministre d'Angleterre ; en secondant les mesures projetées par les Cours médiatrices pour ramener l'ordre en France à ces conditions je suis prêt à vous servir.

TOURVILLE.

Je vous entends, Monsieur : c'est-à-dire que vous espérez de mon malheur une faiblesse que le Ministre Anglais n'a pas trouvée, quand il a cru me séduire par l'appât d'une fortune honteuse.

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

Je n'ai point approuvé les offres de Milord : elles

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 117

ont dû blesser votre délicatesse. Mais j'ai pensé qu'un homme sensible, un bon père ne sacrifierait pas les affections les plus chères de la nature à des devoirs d'opinion.

TOURVILLE.

Ce serait perdre mon tems que de faire ici l'apologie de mes principes. Mais quelle idée voulez-vous me donner de votre générosité, quand vous osez mettre à prix vos offres de services?

LE GRAND PENSIONNAIRE.

La cause de tous les rois contre lesquels on conspire, suffit pour annoblir mes motifs.

TOURVILLE.

C'est donc le Ministre d'une République qui devient l'avocat des despotes !

LE GRAND PENSIONNAIRE.

Si vous croyez inutile de justifier vos principes ; il est juste que vous n'inculpiez pas les miens.... Les discussions sont superflues ; c'est une réponse qu'il me faut. [*il se lève*]. Tous les Ministres des Puissances neutres sont assemblés chez moi ; je leur ai fait partager l'espoir qui m'a conduit ici. Que leur dirai-je ?

TOURVILLE.

Que vous m'avez vu accablé de mon infortune ; mais que je n'ai pas voulu m'y soustraire par une lâcheté.

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

C'est votre dernier mot?

TOURVILLE.

Oui , voilà ma réponse au Grand-Pensionnaire. Mais j'oublie , comme vous me l'avez dit en entrant , le rang que vous occupez. A vous entendre , c'est l'humanité qui vous conduisait : je ne rougis pas de réclamer encore ce sentiment. Que je doive à cette humanité seule des services que je ne pouvais acheter qu'au dépens de mes devoirs !

LE GRAND-PENSIONNAIRE.

La dureté de vos refus a dû étouffer l'intérêt que je prenais à votre situation. Mais je veux bien oublier que vous m'avez refusé. Douze heures vous restent encore jusqu'au moment de votre départ. Je vous laisse ce tems pour réfléchir. Faites moi connaître le parti auquel vous vous arrêterez ; votre réponse me trouvera chez moi.

TOURVILLE.

Hélas !

LE GRAND PENSIONNAIRE.

Mais ce tems écoulé , n'oubliez pas qu'il faut se soumettre. Adieu. [*Il sort*].

SCENE IV.

TOURVILLE, seul.

Voilà donc l'humanité d'un homme d'état ! Quel prix il met à ses services !..... Et si je les refuse,

j'abandonne ma fille ; je me résous à vivre avec le reproche éternel d'avoir causé ses malheurs et sa mort!... Eh! Que m'importe la vie, si je perds ma Sophie? Je la vois éperdue, aux prises avec la brutalité de ses ravisseurs; je vois son désespoir; elle accuse le ciel, elle accuse la cruelle indifférence d'un père. Mon ame fatiguée de tant de combats succombe à cette image déchirante: non, Sophie, tu ne périras pas. Que vais-je faire? Trahir mes sermens, mon devoir! Lâche Tourville! Tu as cru pouvoir remplir avec courage les fonctions dont le gouvernement de ton pays t'a chargé, et tu fléchis aux premières approches du malheur! Tu as juré la liberté, et tu vas souscrire à des projets qui tendent à sa ruine! Mon parti est pris: je saurai souffrir; je me montrerai digne de la cause que j'ai embrassée. Ma patrie, voilà ma famille: mes concitoyens sont mes enfans. Ciel! témoin de mes combats et de ma victoire, tu lis dans le fond de mon cœur: tu n'as pas fait de moi un barbare: je n'ai plus d'espérance qu'en toi. Un devoir rigoureux m'ordonne d'étouffer la nature: mon sacrifice est fait. Toi seul peux sauver ma malheureuse fille; je t'implore pour elle: mon pays ne rougira pas des vœux que je t'adresse. (*il va écrire et lit en écrivant*).

» Les propositions qui m'ont été faites par vous;
» monsieur, et le ministre d'Angleterre, me
» supposaient assez lâche pour trahir le peuple.
» au nom duquel j'étais envoyé ici, ... Quand j'ai

» rejeté ces propositions, je n'ai consulté que mon
» devoir..... La perte de ma fille ne peut rien
» changer à mes résolutions..... J'obéirai à l'ordre
» qui m'a été notifié ».

[*Il ferme la lettre, la cachète, et met l'adresse.
Au moment où il va appeller, des larmes s'échap-
pent de ses yeux, il les essuye et dit*] :

La nature murmure encore..... Mais mon ame est
satisfaite..... Holà quelqu'un. [*le portier entre*].
Que l'on porte cette lettre à son adresse. (*D'un
ton sombre*). Ma sensibilité n'a plus d'épreuves à
craindre; la mesure de mes malheurs est comblée.
Grace au parti violent que je viens de prendre, un
nouveau désastre peut encore m'arracher des larmes,
mais non pas abattre mon courage.... O ! vertu,
quelle force tu donnes à l'homme qui préfère son
devoir à tout !

S C E N E V.

TOURVILLE, GERMAIN, [*accompagné de
deux hommes qui entraînent Dubois*]. DUBOIS.

GERMAIN [*en dehors*].

Avance, coquin.

TOURVILLE.

Quel est ce bruit? C'est vous, Germain?
Avez-vous des nouvelles de ma fille?

GERMAIN.

Non, monsieur, aucunes, toutes mes recherches ont été inutiles. Mais ce drôle peut vous en donner.

TOURVILLE.

Comment?

GERMAIN.

Je savais qu'il était disparu au moment de l'enlèvement, sans qu'on pût le trouver. Le hasard me l'a fait rencontrer. Quelques propos qu'il m'a tenus et où il était question de Julie, me l'ont rendu suspect. Je me suis décidé à l'arrêter. Sa confusion quand il s'est vu pris, m'a prouvé que j'avais bien fait. Voyez son air coupable.

DUBOIS [*à genoux*].

Accordez-moi la vie, je dirai tout.

TOURVILLE.

Parle, malheureux; quel est l'auteur de l'enlèvement.

DUBOIS.

Il se nomme St-Alban.

GERMAIN.

Tu mens, il se nomme Verseuil, c'est lui-même qui me l'a dit.

DUBOIS.

Il vous a trompé, parceque voulant que vous l'introduisiez auprès de mademoiselle, il a cru mieux réussir sous ce nom emprunté.

TOURVILLE.

St.-Alban ! Ce nom ne m'est pas inconnu.

DUBOIS.

C'est ce même officier, au service de qui j'étais ; quand vous m'avez reçu au vôtre, et qui venait de de me congédier.

TOURVILLE.

Verseuil est donc innocent !..... Et toi, scélérat, tu as encore prêté les mains à ce nouveau crime ! Et où le ravisseur a-t-il conduit ma fille ?

DUBOIS.

Je l'ignore, monsieur.

TOURVILLE.

Je te livre sur le champ à la justice, si tu n'avoues pas ce que tu sais.

DUBOIS.

Je vous jure, monsieur, que je l'ignore. C'est au moment où je le pressais de me le dire, que vous nous avez surpris ensemble.

TOURVILLE.

Quoi ! Ce malheureux serait cet homme à qui j'ai parlé ici et qui me cherchait ?

DUBOIS.

Oui, monsieur.

TOURVILLE.

Ah ! le monstre !

DUPRE' [*en dehors*].

Sophie est sauvée.

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 123

TOURVILLE.

Qu'entends-je?

SCENE VI.

LES PRECEDENS, DUPRE.

DUPRE' (*entrant*).

Elle est sauvée.

TOURVILLE.

O ciel ! tu as exaucé mes prières. [*A Germain*] : Emmenez ce malheureux et qu'on le garde à vue.... Mon cher Dupré, ne me trompez-vous point ? apprenez moi.....

DUPRE'

En vous quittant j'ai volé chez le Grand Pensionnaire, à qui j'ai fait le tableau de votre situation. Il m'a froidement renvoyé au magistrat chargé de la police. Celui-ci ne montra pas plus de chaleur. Cependant il mit sur le champ ses espions en campagne. L'argent que je leur distribuai d'avance et mes promesses en cas de réussite eurent plus de succès. J'attendais l'effet de leurs recherches, quand l'un d'eux vient me donner avis qu'une voiture où l'on tenait deux femmes renfermées malgré elles, venait d'être arrêtée par plusieurs français. Je cours à l'endroit qu'ils m'indiquent. C'était en effet votre fille et Julie. Elles étaient évanouies. Le combat qui s'était engagé entre Verseuil et les ravisseurs, avait éveillé les habitans de ce quartier, une foule

immense entourait la voiture. St.-Alban cherchait à intéresser ce peuple à son crime, en lui persuadant que son épouse était l'une de ces deux femmes. Verseuil parle au peuple : il lui apprend à qui Sophie appartient ; l'objet de votre mission dans ce pays. Il peint avec énergie la douleur d'un père obligé de partir aujourd'hui-même par ordre du gouvernement. Le langage de la vérité, la chaleur de ses discours ont bientôt détruit les impostures de St.-Alban. Des murmures sourds se font entendre. Le peuple en apprenant votre renvoi, témoigne assez hautement qu'il voit avec peine la guerre avec les Français ; et déclare qu'il prend Sophie sous sa protection. Le magistrat, témoin tranquille de cette scène, commence à en craindre les suites. Il donne des ordres : St.-Alban et ses complices sont arrêtés. Il exige que Verseuil demeure, jusqu'à ce que les formalités soient remplies. Sophie revient à elle. Le magistrat consent que je vous la ramène. Sa faiblesse ne lui permettait pas de supporter le mouvement de la voiture : des spectateurs nous offrent leurs bras et la portent comme en triomphe. Je l'ai devancée de quelques pas, impatient de calmer votre douleur ; la voilà, elle vous est rendue.....

SCENE VII.

LES PRECEDENS, SOPHIE, (*on l'amène ; elle est pâle, échevelée ; on l'assied sur un fauteuil*).

TOURVILLE.

Ma fille !

OU LES DEUX ÉMIGRÉS 125

SOPHIE.

Ah ! mon père ! je vous revois !

TOURVILLE.

Dieu puissant ! tu as eu pitié de mes malheurs ;
tu m'as rendu ma Sophie.

SOPHIE.

Mon père , que de larmes je vous ai fait répandre !

TOURVILLE.

Je les oublie , puisque je te serre dans mes bras.

SOPHIE.

Savez-vous à qui je dois la vie et le bonheur de
vous revoir ?

TOURVILLE.

Je sais que le courage de Verseuil t'a arrachée
des mains d'un scélérat.

SOPHIE.

Et vous l'abandonnez , mon père , et vous voulez
que je renonce à lui pour jamais !

TOURVILLE.

Ma Sophie , ne rappelle pas mes douleurs : j'ai
moi-même été injuste à son égard , j'ai pu le soupçon-
ner d'être l'auteur de ce crime. Le lâche St-Alban
était parvenu à me tromper. Mais comment puis-je
réparer mes torts envers Verseuil et payer ses bien-
faits ? Un devoir cruel ne me fait-il pas une loi de
l'ingratitude ?

SOPHIE.

Vous me désespérez.

TOURVILLE.

Il m'a demandé la permission de te faire ses adieux. Après sa conduite généreuse, je ne peux sans barbarie la lui refuser. Tu le verras encore. Mon cher Dupré, retournez vers Verseuil, qu'il vienne recueillir dans mes embrassemens le prix de tout ce qu'il a fait pour moi.

(Dupré sort).

SOPHIE.

Ah ! Mon père, est-ce là le seul prix dont vous payez les dangers qu'il a courus pour moi ?

TOURVILLE.

Mon enfant, rappelle ton courage et n'affaiblis pas le mien. Songe qu'après avoir reçu les adieux de Verseuil, tu ne peux plus penser à lui sans crime.

SCENE VIII.

LES PRECEDENS, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, des hommes armés viennent d'entrer dans cet hôtel. Ils y poursuivent le ravisseur qui s'est échappé de leurs mains, après avoir commis un meurtre.

OU LES DEUX ÉMIGRÉS 127

SOPHIE.

O Ciel ! je reverrais encore ce monstre !

TOURVILLE.

Que l'on fasse toutes les perquisitions. Veillez à ce qu'il n'approche pas de cet appartement.

[*Germain sort par le fond*].

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ST.-ALBAN, UN
OFFICIER, SOLDATS, (*ils entraînent St.-
Alban hors de la porte à gauche du théâtre*).

ST.-ALBAN. (*furieux*)

Où me conduisez vous ? Laissez moi assouvir dans
leur sang la fureur qui me dévore. (*il a encore un
poignard nud à la main ; les gardes le lui
arrachent*)

SOPHIE. [*se couvrant le visage de ses deux
mains et se cachant dans les bras de son père*]

Dérobez moi l'horreur de ce spectacle.

TOURVILLE.

Pourquoi conduire ici ce furieux ?

L'OFFICIER.

Pardonnez, Monsieur, si nous avons violé cet
asile respecté jusqu'à présent. Votre propre sûreté
nous excuse.

ST.-ALBAN. [*regardant Tourville et sa fille*]

Les voilà!..... Oui, je venais leur donner la mort à tous deux. Je vengeais mon amour méprisé, je vengeais mes compagnons malheureux. Objets de ma rage, le sort ne permet pas que vous en soyez les victimes. [*d'un air satisfait*] j'ai pourtant trompé ce sort barbare; je me suis préparé une consolation; ma main qui n'a pu vous frapper, vous fera du moins verser des larmes et je mourrai content,

TOURVILLE.

Qu'on l'arrache de ces lieux, et puisse un prompt supplice mettre un terme à ses forfaits!

L'OFFICIER.

N'en doutez pas, Monsieur. Quand le rapt dont il est coupable ne serait pas constaté, le meurtre qu'il vient de commettre sous les yeux du Magistrat, l'a rendu digne de mort et il ne tardera pas à monter sur l'échaffaud. (*on entraîne St.-Alban*).

SCENE X.

SOPHIE, TOURVILLE;

SOPHIE.

Mon père, avez vous remarqué sa joye féroce? Quels maux nous présage-t-elle? Quel sang le barbare a-t-il versé?.... Et j'ignore le sort de Ver-seuil!.... Mon père, quand il a sauvé mes jours, me ferez vous un crime de trembler pour les siens?

OU LES DEUX ÉMIGRÉS 129

TOURVILLE.

Ma fille, mon inquiétude égale la tienne. Dupré ne tardera pas sans doute à nous rassurer. Le voici.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DUPRÉ.

TOURVILLE.

Eh bien?.... Verseuil?....

DUPRÉ.

Par pitié ne m'interrogez pas.

TOURVILLE.

Ah Dieu!

SOPHIE.

Verseuil est mort!

DUPRÉ.

Il touche à ses derniers momens: St.-Alban est son assassin.

SOPHIE.

Eh bien, mon père!

TOURVILLE.

O jour d'infortune!

DUPRÉ.

Il a demandé qu'avant d'expirer il lui fût permis de vous revoir encore. On le transporte ici.

TOURVILLE.

Ma fille, retirez vous.

SOPHIE.

Mon père, ne me privez pas de ses derniers
momens, Je n'expire pas de ma douleur, que pou-
vez vous encore craindre pour moi?

SCENE DERNIERE.
LES PRECEDENS, VERSEUIL.

(on l'apporte dans un fauteuil)

SOPHIE.

Ah! Verseuil!

TOURVILLE.

Ah! malheureux ami!

VERSEUIL.

Tourville, je vous avais promis de vous apporter
ma tête.

TOURVILLE.

Ne m'as-tu pas rendu ma Sophie?

VERSEUIL.

Ah! vous m'avez soupçonné!

TOURVILLE.

Verseuil, une méprise causée par les manœuvres
de ton assassin, m'avait rendu injuste envers toi :
le Ciel a-t-il pu partager mon erreur?

VERSEUIL.

N'accusez pas le Ciel, Tourville; il est juste. Il
fallait que ma destinée s'accomplît; il fallait que le
crime de ma désertion fût expié. Je n'aurais pas

OU LES DEUX E'MIGRE'S. 131

survécu long-tems à mes remords et à mon opprobre. La justice éternelle venge la cause la plus sacrée : elle abrégé de quelques instans une vie, que je ne pouvais plus consacrer à la défense de ma patrie. En punissant avec tant de rigueur un crime involontaire, elle veut sans doute rendre mon exemple plus terrible. Que les bon Français versent quelques larmes sur ma tombe ; que ceux qui pourraient imiter ma faiblesse , soyent effrayés de mon sort.

SOPHIE.

Voilà donc les adieux qui nous attendaient ! Verseuil ! Je ne vous revois que quand il faut vous perdre ! et la mort refuse de m'entraîner avec vous dans le tombeau !

VERSEUIL.

Sophie, commandez à vos douleurs : vivez pour votre respectable père. Ma funeste amitié a troublé la paix de ses jours : chargez vous du soin de consoler sa vieillesse. Je n'exige pas que vous gardiez à ma cendre une éternelle fidélité. Conservez le souvenir de mes infortunes , soyez heureuse , faites le bonheur d'un autre ; soyez épouse et mère , donnez à votre patrie des enfans plus dignes que moi de la servir Mais l'instant fatal approche ... Mon sacrifice va se consommer Tourville , je vous demande une dernière faveur. La sévérité de la Loi ne me suivra pas dans la tombe ; ma patrie ne doit plus me voir avec des yeux de colère Vous qui la représentiez ici , ouvrez moi vos bras ,

132 LE MINISTRE etc. OU LES 2 EMIGRÉS;

que je meure enveloppé de son pardon. (*Tourville l'embrasse*) Je sens que j'expire avec moins de douleur, . . . Adieu, Tourville, . . . Sophie . . . O ma patrie ! (*il expire*)

SOPHIE.

Il expire !

TOURVILLE.

Que l'on dérobe ce spectacle aux regards de ma fille. (*on emporte le corps de Verseuil*) Ma Sophie, écoute les derniers vœux de Verseuil mourant.

" SOPHIE. (*d'une voix altérée, mais avec fermeté*)

Mon père, ne craignez pas que je me livre à un désespoir coupable : n'espérez pas non plus qu'un autre puisse jamais succéder aux droits que Verseuil eut à mon amour. Ombre sacrée de Verseuil, reçois le serment que j'en fais ! Le vuide affreux que sa perte laisse dans mon ame, sera rempli par son souvenir, par mon respect et mon amour pour mon père.

TOURVILLE.

Ma fille, il est un autre objet à qui tu dois plus d'attachement encore. Nos mœurs changent et s'épurent : nos devoirs se multiplient. Puissent les évènements de cette journée n'être pas perdus pour mes concitoyens ! Puissent-ils se convaincre que toutes nos affections doivent être subordonnées à l'amour de la Patrie.

TIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

